3 1761 07987855 9

Courteline, Georges

La cruche

PQ
2605
O767Cr

GEORGES COURTELINE & PIERRE WOLFF

3049

LA CRUCHE

COMÉDIE EN DEUX ACTES

PARIS
LIBRAIRIE CHARPENTIER ET FASQUELLE
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1910

Tous droits réservés.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lacruchecomdie00cour

LA CRUCHE

DE GEORGES COURTELINE

Boubouroche, pièce en deux actes. . . . . 1 fr. »
La Peur des coups, saynète en un acte . . . . . 1 fr. »
Le Droit aux étrennes, vaudeville en un acte. . . . 1 fr. »

DE PIERRE WOLFF

L'Age d'aimer, comédie en quatre actes . . . . . 3 fr. 50
Le Ruisseau, comédie en trois actes . . . . . 3 fr 50
Le Lys, pièce en quatre actes (avec Gaston Leroux). . 3 fr. 50

IL A ÉTÉ TIRÉ DU PRÉSENT OUVRAGE :
10 exemplaires numérotés sur papier de Hollande.

GEORGES COURTELINE & PIERRE WOLFF

LA CRUCHE

COMÉDIE EN DEUX ACTES

Représentée pour la première fois sur le Théâtre de la Renaissance,
sous le titre : J'en ai plein le dos de Margot,
le 27 février 1909.

PARIS

LIBRAIRIE CHARPENTIER ET FASQUELLE

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENELLE, 11

1910

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés pour tous pays.

The play *La Cruche* is entered according to act of Congress in the year 1909, by MM. Georges Courteline and Pierre Wolff, in the office of the Librarian of Congress at Washington. All rights reserved.

LIBRARY
JUN 23 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

PERSONNAGES

LAVERNIÉ.	MM. LUCIEN GUITRY.
LAURIANE.	FÉLIX GALIPAUX.
MARVEJOL.	BERTHIER.
UN FACTEUR.	
UN GAMIN.	
MARGOT.	Mmes JEANNE DESCLOS.
CAMILLE.	MARGUERITE CARON.
URSULE	C. DELYS.

PQ
2605
O7677C7

LA CRUCHE

ACTE PREMIER

A Chennevières : un jardin planté d'iris et de roses, qu'une haie, au fond, sépare d'une allée banale sur laquelle donnent de petites villas. A droite du théâtre, la maison. A gauche, la barrière d'entrée. Au lever du rideau, assise, Margot se livre à un travail de femme; Lauriane, en bras de chemise, le chef coiffé d'un panama, et un arrosoir à la main, fait fonctionner le bras d'une pompe placée à gauche du théâtre.

SCÈNE PREMIÈRE

LAURIANE, MARGOT.

LAURIANE

Certes, je peux le dire à voix haute : je me soucie des palmes académiques comme de mon premier caleçon de bain. Il n'en est pas moins vrai que le doute où je vis de savoir si je les ai ou si je ne les ai pas me crée un odieux état d'âme. Tu es sûre qu'on ne trouve pas l'*Officiel* à Chennevières ?

MARGOT

Sûre. Je te l'ai déjà dit cent fois.

LAURIANE

A Champigny ?

MARGOT

Pas davantage.

LAURIANE

Et à La Varenne ?

MARGOT

Pas plus.

LAURIANE

Drôle d'idée j'ai eue d'avoir choisi ce patelin pour y venir passer mes vacances !... Je la retiens, la banlieue ! En tout cas, tu pourrais me laisser passer ; tu vois bien que je vais tirer de l'eau.

MARGOT, *qui se range.*

Oh ! pardon.

LAURIANE, *le bras en mouvement sur le levier de la pompe.*

C'est comme Lavernié. Si jamais ma chienne fait des petits, tu parles, ma fille, non ma's tu parles, si je lui en mets un de côté.

MARGOT

Qu'est-ce qu'il t'a fait ?

LAURIANE

Il m'a fait que l'*Officiel* est mis en vente à six heures du matin, qu'il est près de cinq heures du soir, que ce grand imbécile me laisse sans nouvelles, et que quand on a dit aux gens : « Je t'enverrai une dépêche sitôt qu'il y aura du nouveau », on ne doit pas les laisser sur le gril comme de simples saint Laurent. C'est vrai, ça... Mais range-toi donc ! C'est curieux, ce besoin d'être toujours dans mes jambes !... (*Il passe devant Margot, les arrosoirs à la main, gagne la haie qui isole son petit jardin de l'allée banale de la villa. Là, brusquement :*) Tiens, Camille !...

MARGOT

Qui, Camille ?

LAURIANE

La femme de Marvejol.

MARGOT

Eh bien, ne te gène plus. Tu pourrais dire : « Madame ».

LAURIANE

Tu n'as pas la prétention de me donner des leçons de savoir-vivre ?

MARGOT

Je n'ai aucune prétention, tu le sais bien.

LAURIANE, *ironique.*

Tu as tort. Tu devrais en avoir.. à la beauté, et même à l'intelligence.

MARGOT

Pourquoi essayes-tu de m'humilier ? Je ne t'ai rien dit de blessant, moi. Simplement, je te fais remarquer que tu pousses un peu loin la familiarité avec des gens que tu connais à peine et auxquels nous ne sommes liés que par des relations de voisinage.

LAURIANE

C'est ton avis ?

MARGOT

C'est mon avis.

LAURIANE

Eh bien, tu me rases, voilà le mien.

MARGOT

N'en parlons plus.

LAURIANE, *les yeux sur Camille qui vient d'apparaître par la droite et dont on voit le haut du corps par-dessus la haie de séparation.*

Cette femme me ferait passer par un trou de souris. (*Haut.*) Belle dame...

SCÈNE II

LES MÊMES, CAMILLE.

CAMILLE

Bonjour, monsieur Lauriane ; bonjour, madame Lauriane.

MARGOT

Bonjour, chère madame.

LAURIANE

Madame Marvejol, je suis votre serviteur. Madame est allée à Paris ?

CAMILLE

Oh ! un saut entre deux trains ! Juste le temps qu'il faut à une Parisienne pour dépenser vingt francs au Louvre en acquisitions inutiles.

LAURIANE

Bah ! quelles acquisitions ?

MARGOT

Tu es indiscret, Charles.

CAMILLE

Ne m'en parlez pas ! Je n'ai rien trouvé à mon goût. Ces grands magasins sont d'un pauvre !... Où est mon mari ?

LAURIANE

Marvejol ? Il est où vous l'avez mis. Ayant reçu de vous une consigne qu'il observe, ce modèle des époux taquine le goujon, les jambes dans l'eau et la tête au soleil. Ah ! le gaillard est bien dressé... (*Bas.*) Si vous saviez comme votre chapeau vous va bien.

CAMILLE, *à part.*

Qu'est-ce qui lui prend ?

(Fausse sortie.)

LAURIANE

Dites-moi, chère madame...

CAMILLE, *redescendant.*

Cher monsieur ?

LAURIANE

Vous n'auriez pas eu par hasard l'idée d'acheter l'*Officiel ?*

CAMILLE, *stupéfaite.*

Ma foi, non.

MARGOT

Charles !

LAURIANE

Et après ?... Au lieu de te mêler de ce qui ne te regarde pas, tu ferais mieux d'engager madame à venir se reposer chez nous, en attendant le retour de M. Marvejol.

CAMILLE

Vous êtes trop aimables.

LAURIANE

Allons donc ! Des cérémonies ! Vous prendrez bien un verre de bière.

CAMILLE, *hésitant.*

Merci.

MARGOT

Merci oui ?

CAMILLE, *qui se décide.*

Merci oui.

MARGOT

A la bonne heure.

CAMILLE

J'enlève mon chapeau et je reviens.

LAURIANE, *à mi-voix, ému.*

Vous êtes bonne.

CAMILLE, *riant.*

Il fait chaud et j'ai soif, voilà tout. A tout à l'heure.

MARGOT

C'est cela.

CAMILLE, *à part, remarquant que Lauriane ne la perd pas des yeux.*

Il m'agace !

LAURIANE, *à part.*

Elle m'excite.

(*Camille sort.*)

SCÈNE III

LAURIANE, MARGOT.

(*Lauriane reprend ses arrosoirs qu'il avait déposés à terre, et commence à donner à boire à ses rosiers, tout en fredonnant un petit air.*)

LAURIANE

Et, le plus joli de l'affaire, c'est qu'il en avait fait la sienne.

MARGOT

Qui ?

LAURIANE

Lavernié !... Tu as toujours l'air de ne pas savoir ce qu'on veut te dire. (*Il hausse les épaules.*) En a-t-il assez fait de l'esbroufe !... Et : « mes relations » par-ci... et « mon crédit » par-là... et « je vais t'enlever ça en cinq sec »... Vantard, va !... — Il crevait de soif.

MARGOT

Lavernié ?

LAURIANE

Le *Maréchal Nil!* Tu n'es jamais à la question. *Tout en parlant, il a inondé d'un filet d'eau un rosier garni de magnifiques roses jaunes.* Est-il assez beau, ce gaillard-là? on jurerait du beurre salé. *Poursuivi de son idée fixe :*) Heureusement que ça m'est égal. Je me connais, je sais ce que je vaux, j'ai ma propre considération et ça suffit à mon bonheur. Quant aux hochets de la vanité, serviteur de tout mon cœur! *Il chante.*)

Tu, tu, tu,
La y trou là là!

Dieu que t'as l'air bête!

MARGOT

Merci. Tu es plein d'attentions pour moi, et je mène à tes côtés une existence pleine de charmes.

LAURIANE

Veux-tu en changer? A ton aise! la porte est là et la gare n'est pas loin. Nous ne sommes pas mariés, ma fille.

MARGOT

Crie-le donc plus haut. Les voisins pourraient ne pas avoir entendu.

LAURIANE

Les voisins? Je m'en fiche, des voisins... Et puis, d'abord, pourquoi n'es-tu pas à la cave?

MARGOT

A la cave?

LAURIANE

Naturellement! Non seulement tu devrais y être; tu devrais en être revenue... *Camille réapparaît au fond.*) Tiens! voilà notre invitée. Grouille-toi un peu, sacrebleu! Va chercher une bouteille de bière! Quel malheur, bon sang, d'être rivé à une empotée pareille!

MARGOT

Plains-toi.

LAURIANE

C'est bon !

CAMILLE, *de l'autre côté de la barrière.*

Je vous fais fuir ?

MARGOT

Je reviens.

(*Elle sort.*)

SCÈNE IV

LAURIANE, CAMILLE.

LAURIANE, *ouvrant à Camille la barrière qui donne accès à son jardin.*

Entrez donc !

CAMILLE

Parions que je vous dérange.

LAURIANE, *très aimable.*

Vous plaisantez. Tenez, asseyez-vous là.

CAMILLE

Merci.

(*Elle prend son ouvrage. Lauriane la regarde, l'air attendri.*)

LAURIANE

Vous êtes bien ?

CAMILLE

Je suis bien.

LAURIANE

Très bien ?

CAMILLE

Tout à fait bien. Mais vous étiez, je crois, en train de faire boire vos rosiers. Je vois d'ici un *Maréchal Niel* qui

réclame votre assistance et une *Gloire de Dijon* qui souffre de la pépie.

LAURIANE

Le *Maréchal* a bu comme un chantre de village et la *Gloire de Dijon* a les pieds dans la vase, comme un simple Marvejol.

CAMILLE

C'est bien, ce que vous dites là.

LAURIANE

Moins bien que ce que vous faites.

CAMILLE

Tout de bon ?

LAURIANE

Qu'est-ce que ça représente ?

CAMILLE

Une maison dans des arbres.

LAURIANE

Le fait est qu'il n'y a pas d'erreur. Ça, c'est les arbres, et ça, c'est la maison... C'est rudement bien imité. Et quand on songe, qu'un travail comme celui-là a pu sortir de petites menottes comme celles-ci ! Donnez un peu la patte.

CAMILLE, *lui donnant la main.*

Vous lisez dans les mains ?

LAURIANE

Des fois.

CAMILLE

Qu'y voyez-vous ?

LAURIANE

Des choses...

CAMILLE

Quelles choses ?

LAURIANE

Des choses...

CAMILLE

Enfin, expliquez-vous...

LAURIANE

Soit, je m'explique. (*Il tombe à genoux.*) Camille, je vous aime.

CAMILLE

Hein ? Quoi? Qu'est-ce ?

LAURIANE

Camille, je vous aime.

CAMILLE

C'est une plaisanterie !... Voulez-vous bien vous relever? Oh ! mais nous allons nous fâcher.

LAURIANE

Camille, écoutez-moi.

CAMILLE

Encore une fois, monsieur Lauriane...

LAURIANE

Je vous jure que ce n'est pas l'air de la campagne !

CAMILLE

Mais relevez-vous donc.

LAURIANE

Jamais !

CAMILLE

Vous allez être ridicule ; prenez garde.

LAURIANE

Cœur de roche !

CAMILLE

En voilà assez ! Cette petite bouffonnerie champêtre a plus que suffisamment duré : l'instant est proche où elle deviendrait fastidieuse. Une dernière fois, debout ! D'ailleurs, voici madame Lauriane.

LAURIANE

Naturellement.

SCÈNE V

LES MÊMES, MARGOT.

MARGOT

Tu es souffrant ?

LAURIANE

Pourquoi ?

MARGOT

Tu es rouge comme un coquelicot.

LAURIANE

Tiens, j'en ai le droit, je suppose, depuis deux heures que j'use mon huile de bras à faire fonctionner la pompe !... Il n'y a pas de prise d'eau ici. Si on m'y revoit, dans cette maison, j'ose dire que ce sera dans un songe.

MARGOT

Tu as encore l'air de t'en prendre à moi !

LAURIANE

Je sais ce que je dis.

MARGOT, *les larmes aux yeux.*

Oh ! Oh ! Oh ! Oh !

LAURIANE

Et puis, pas de musique ! Je ne suis pas d'humeur à la supporter?... pas plus que tes airs de victime !... Aussi bien, je l'avais oublié, nous avons à causer.

CAMILLE

Je vous gêne ?

LAURIANE

En aucune façon, chère amie. Je vous prierai même de demeurer, car l'instant est venu pour moi d'ouvrir aux

étrangers les portes de ma maison et de mettre ma vie au soleil.

MARGOT

Vous allez voir que j'ai encore commis des crimes.

LAURIANE

Pas de grands mots!... Qu'est-ce que c'est que ça?

MARGOT

Un pierrot.

LAURIANE

Un pierrot... Je ne te l'ai pas fait dire!... l'espoir du printemps et l'amour d'une mère! Au faîte de ce hêtre se balançait doucement un nid qui faisait mon attendrissement, où se battaient, s'ébattaient, se débattaient trois nouveau-nés, sans barbe et sans moustache encore! Et c'était pour moi une fête de jeter en passant un sourire aux espièglerie de leur ingénuité. Total : l'appartement vide, et la mère en pleurs sur la branche!... Le chat de madame a passé par là!... Charmant animal!... Que je le chope au bout de mon fusil, et je lui colle deux balles dans la peau; vous verrez si ça fera un pli.

MARGOT

Tu n'as pas de fusil.

LAURIANE

Non? Eh bien, je l'enverrai, la tête la première, voir au fond du puits si j'y suis.

MARGOT

Il n'y a pas de puits.

LAURIANE

Je me tue à le dire! Encore un des avantages de cette extraordinaire maison. Ah! je t'en aurai, des obligations!... Je t'en dois, des actions de grâces!... Allons!

plus un mot! Silence! Ne m'oblige pas à te rappeler qu'il n'y a qu'un maître chez nous.

MARGOT

Croyez-vous, hein?

CAMILLE

Il plaisante. Voyons, monsieur Lauriane...

LAURIANE

Chère madame, je n'ai l'habitude d'exposer au grand jour ni mes pleurs ni mes plaies. Mettons que je plaisante et n'en parlons plus.

(*Il remonte.*)

CAMILLE, *bas, à Margot.*

Il n'est pas méchant, au fond.

MARGOT

Je sais bien... Mais tout de même... C'est à en tomber malade, voyez-vous.

LAURIANE, *au fond, l'œil au loin parti à la découverte du facteur rural qui ne vient pas.*

Toujours pas de dépêche!... (*Un gamin entre en courant et hors d'haleine.*) Qu'est-ce qu'il y a? Tu n'es pas le facteur, toi?

LE GAMIN

Non, m'sieu.

LAURIANE

Eh bien?

LE GAMIN

M'ame Marvejol, s'il vous plaît?

CAMILLE

C'est moi, petit... Que me veux-tu?

LE GAMIN

C'est un monsieur qu'est là-bas, au bord de la rivière, qui pêche, et qui a les pieds dans l'eau. Alors, il m'a dit

comme ça de dire comme ça à madame que chaque fois qu'il allait pêcher, madame lui emportait ses chaussures; alors que madame les lui rende, rapport qui peut pas revenir sans.

(*Lauriane rit.*)

CAMILLE, *vexée.*

Pourquoi riez-vous? Simple distraction... Va à côté, petit, la bonne t'en fera un paquet.

(*Au fond apparaît le facteur rural.*)

LE FACTEUR

Une dépêche.

LAURIANE

Ah!

(*Il saute sur le pli, le fait éclater du doigt, y jette un coup d'œil, pousse un cri et disparaît précipitamment à l'intérieur de l'habitation, laissant les deux femmes stupéfaites.*)

CAMILLE

Eh bien?

MARGOT

Comment?

CAMILLE

Qu'est-ce qu'il y a?

MARGOT

Je ne comprends pas. Il attendait une dépêche... mais je ne sais.

CAMILLE

Une mauvaise nouvelle, peut-être!

MARGOT

J'espère que non. D'ailleurs, le voici.

(*Lauriane, en effet, apparaît, transfiguré, rajeuni de vingt ans. Il a passé une redingote qu'il achève de refermer sur lui. Margot s'est élancée,*

mais lui, sans violence, l'écarte de la main droite, va droit à Camille et se penche pour l'embrasser.)

LAURIANE

Belle dame...

CAMILLE

Ah çà!...

LAURIANE, *en l'embrassant.*

Permettez!

CAMILLE

Il m'effraye.

LAURIANE, *en embrassant Margot sur les deux joues.*

Et toi aussi, ma fille, toi aussi!... Nous ne sommes pas toujours d'accord, mais une minute comme celle-ci fait oublier bien des mauvaises journées! Enfin, ne parlons plus de ces choses attristantes. L'éponge est passée. Tout est dit.

MARGOT, *très étonnée.*

Mon Dieu...

LAURIANE, *lui tendant la dépêche.*

C'est fait. Lis.

MARGOT, *lisant.*

« Vu le ministre. L'affaire est dans le sac. J'arrive. »

CAMILLE

Quelle affaire!

LAURIANE, *badin.*

Curieuse...

(*Tout en souriant, il tire d'une boîte un imposant ruban violet qu'il applique à sa boutonnière.*)

CAMILLE

Les palmes! Dieu me pardonne!

LAURIANE, *modeste.*

Elles-mêmes!

CAMILLE, *à Margot.*

Vous ne pouviez pas le dire plus tôt, cachottière!

MARGOT

Si je m'étais trompée...

LAURIANE, *de même.*

Le mal n'eût pas été si grand... Pour l'importance que ça a!

CAMILLE

Vous êtes trop modeste.

LAURIANE

Allons donc!

CAMILLE

Mes compliments.

LAURIANE

Vous plaisantez!

CAMILLE

Du tout.

LAURIANE

Vraiment?

CAMILLE

Vraiment!

LAURIANE, *désignant Margot.*

Alors, merci pour elle. (*A Margot.*) Tu entends, on te complimente. (*A Camille.*) Je vous ferai d'ailleurs remarquer qu'elle affecte un manque évident d'enthousiasme.

MARGOT

Moi?

LAURIANE

Et que, sans se lancer dans des démonstrations incompatibles avec sa nature de fer-blanc, elle pourrait accueillir d'un visage moins tragique la distinction dont

je suis l'objet... (*Margot veut parler.*)... distinction, en somme, flatteuse, et dont tout l'honneur est pour elle.

MARGOT

Mais c'est un parti pris! Mais cela devient odieux!

LAURIANE

Ça va bien.

MARGOT, *à Camille.*

Lui ai-je dit quelque chose?

CAMILLE

Tenez, vous êtes un monstre!... Pauvre petite! (*Elle l'embrasse.*) Courez donc l'embrasser, vous.

LAURIANE, *bas.*

Devant vous?

CAMILLE

Pourquoi pas?

LAURIANE

Puisque vous l'ordonnez!.. (*Il embrasse Margot du bout des lèvres.*) Sur ce, l'incident est clos... Fais voir la dépêche... (*La relisant.*) « Dans le sac! » Sacré Lavernié! Ça me fait plaisir aussi pour lui? Nous allons nous faire du bon sang!

CAMILLE

Quel Lavernié?

LAURIANE, *étonné.*

Henri Lavernié.

CAMILLE

Le peintre?

LAURIANE

Vous le connaissez?

CAMILLE, *très hésitante.*

De nom seulement... un peu.

(*Ursule entre.*)

SCÈNE VI

LES MÊMES, URSULE.

LAURIANE, *vivement et à mi-voix.*

Chtt!... Ursule!... (*Désignant du doigt sa boutonnière.*) Nous allons rire! (*A Ursule.*) Qu'est-ce qu'il y a, ma bonne Ursule?

URSULE

Je venais demander à madame...

LAURIANE, *familier.*

Approchez, Ursule; approchez. Le dîner sera-t-il bon ce soir?

URSULE

Je l'espère, monsieur.

LAURIANE

Elle l'espère! Brave fille!... Qu'est-ce que vous avez à me regarder comme ça? Aurais-je une tache à mon vêtement?

URSULE

Je n'en vois point.

LAURIANE

Regardez bien... Non?... Rien ne vous frappe?

URSULE

Non, monsieur.

LAURIANE, *furieux.*

Rompez!... Assez causé comme ça!

URSULE

Mais, monsieur...

LAURIANE

Assez causé!... (*Ursule sort. A part.*) En voilà une que

je ficherai à la porte à la première occasion! (*Mais il aperçoit Marvejol.* Chtt!... Marvejol!... On va rigoler Plus un mot!...

SCÈNE VII

LAURIANE, CAMILLE, MARGOT, MARVEJOL.

(*Marvejol entre, les lignes sur l'épaule, le filet à la main.*)

MARVEJOL

Mesdames, bonsoir!... Bonsoir, madame Lauriane... (*A Camille.*) Bonsoir, Coco!... (*A Lauriane qui l'attend de pied ferme à l'autre bout du théâtre, souriant, l'air fûté et malin d'un monsieur qui en a fait une bien bonne.*) Bonjour, vous! (*A Camille.*) Dis-moi, Coco?. C'est très gentil à toi de m'accompagner jusqu'au bord de l'eau, mais dès que j'ai le dos tourné, tu me confisques mes souliers... (*S'interrompant, à Lauriane.* Pourquoi sifflez-vous?

LAURIANE

Allez toujours, vous m'intéressez.

MARVEJOL

... tu me confisques mes souliers et on ne te revoit plus.

CAMILLE

Coco!

MARVEJOL

Je ne suis pas jaloux... (*A Lauriane qui siffle toujours.*) Ah çà! (*A Camille.*) . .mais c'est un système qui m'empêcherait de courir après toi, si, jamais, un jour, je le devenais... (*En regardant Lauriane qui n'arrête pas de siffler.*) Coco, tu m'as fait une farce!

LAURIANE

Est-il bête !

CAMILLE

Comment... tu ne vois pas?

(*Elle désigne la boutonnière de Lauriane. Marvejol s'approche, se penche.*)

MARVEJOL, *très simplement, sans le moindre étonnement.*

C'est pour ça?... Tout le monde les a!

(*Lauriane, hors de lui, se retourne brusquement vers Margot.*)

LAURIANE

Qu'est-ce que tu fais là, toi?

MARGOT

Rien.

LAURIANE

Ce n'est pas une occupation. Lavernié vient dîner. La chambre d'ami ?

MARGOT

Elle est prête.

LAURIANE

Ça m'étonne! Ton dîner?

MARGOT

J'ai mis le pot-au-feu.

LAURIANE

Ça ne m'étonne pas! Tu sais pourtant bien que Lavernié ne peut pas le voir en peinture.

MARGOT

Pouvais-je deviner qu'il viendrait aujourd'hui...

(*Lavernié entre.*)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LAVERNIÉ.

LAVERNIÉ

Les Lauriane, s'il vous plaît?

(*Mouvement général.*)

LAURIANE

Lavernié!

LAVERNIÉ

C'est moi!

MARGOT, *joyeuse.*

Henri!

(*Elle court à lui.*)

LAVERNIÉ, *en l'embrassant.*

Bonjour, Margot!

LAURIANE, *railleur.*

Grappille! Grappille!

LAVERNIÉ

Je cueille des pêches, qu'est-ce que tu réclames. Et puis, laisse-moi tranquille, hein? (*Le bras passé autour de la taille de Margot.*) C'est mon amie, cette enfant-là! C'est mon chou et ma préférée! Pas, Margot?

MARGOT

Oui.

LAVERNIÉ

Tu vois! Gare à tes oreilles, Lauriane. (*Il va à Lauriane et lui serre gaiement les mains.*) Comment vas-tu, à part ça?

LAURIANE

Pas mal; et toi? Que je te présente, au fait! Mon ami,

mon vieil ami, Henri Lavernié. Madame et monsieur Marvejol, nos voisins et nos amis.

(*On se salue. Les hommes échangent des poignées de main.*)

LAURIANE

Et maintenant, que la fête commence!... Ursule!

(*Apparition de la bonne.*)

URSULE

Monsieur?

LAURIANE

Montez la valise de monsieur. Débarrasse-toi de ton chapeau. Veux-tu un panama?

LAVERNIÉ

Merci.

LAURIANE

Une vieille casquette à moi?

LAVERNIÉ

Non.

LAURIANE

Un verre de madère?

LAVERNIÉ

Rien du tout.

LAURIANE

Lavernié, tu n'es pas gentil. J'aurais aimé, le verre en main, et une émotion dans la voix...

LAVERNIÉ, *apercevant la boutonnière de Lauriane.*

Qu'est-ce que tu as donc là?... Ote ça!

LAURIANE

Quoi?

LAVERNIÉ

Ote ça!

LAURIANE

Mais...

LAVERNIE

Ote ça, je te dis.

(*Il s'éloigne et va au couple Marvejol.*)

LAURIANE, *abasourdi.*

Qu'est-ce qui lui prend?

MARVEJOL, *à Lavernié.*

N'avez-vous pas, cher monsieur, exposé au Salon dernier une vue de Venise?... exquise d'ailleurs, et d'un ton...

LAVERNIÉ

Je ne fais que le portrait, cher monsieur...

MARVEJOL, *gêné.*

Ah! parfaitement.

MARGOT, *à Lauriane, étonnée de voir Ursule dresser le couvert dans le jardin.*

On dîne dans le jardin?

LAURIANE, *en haussant les épaules.*

Dans la cave. Aimes-tu mieux que ce soit sur le toit? (*A Lavernié.*) Nous dînons dehors, n'est-ce pas? Tu n'y vois pas d'inconvénient?

LAVERNIÉ

Au contraire. (*Regardant les palmes de Lauriane.*) Encore!... Ote donc ça!

LAURIANE

A cause?

LAVERNIÉ

A cause... Pas devant le monde. Tout à l'heure.

LAURIANE, *à part.*

Ah çà!... Ah çà!...

CAMILLE, *dans un coin, bas à Lavernié qui s'est approché d'elle.*

En voilà une surprise!

LAVERNIÉ, *bas.*

Si je m'attendais à cela !

CAMILLE, *bas.*

Qu'est-ce que tu fais ici ?

LAVERNIÉ, *bas.*

Vous êtes donc à Chennevières ?

CAMILLE, *bas.*

Tu le sais bien ! Je te l'ai écrit.

LAVERNIÉ, *bas.*

Rien reçu.

CAMILLE, *bas.*

C'est extraordinaire.

LAVERNIÉ, *bas.*

D'ailleurs, j'étais en voyage. Je t'en ai informée.

CAMILLE, *bas.*

Rien reçu non plus ! — Où cela?

LAVERNIÉ, *bas.*

Poste restante, comme toujours. Place Clichy. A. B. C.

CAMILLE, *bas.*

A. B. C. ! Imbécile ! (*Rectifiant.*) X. Y. Z... 666 !

LAVERNIÉ, *bas.*

Tout s'explique !

CAMILLE, *bas.*

Tu connais donc les Lauriane?

LAVERNIÉ, *bas.*

Il faut croire.

CAMILLE, *bas.*

Tu ne me l'avais jamais dit.

LAVERNIÉ, *bas.*

Tu ne me l'avais jamais demandé.

CAMILLE, *haussant les épaules, bas.*

En voilà une réponse !... Quand te verrai-je ?

LAVERNIÉ, *bas.*

Un de ces jours.

CAMILLE, *bas.*

Je veux savoir tout de suite.

LAVERNIÉ, *bas.*

Eh bien... Chut ! On nous regarde !

(*Apparition d'Aurélie, la bonne des Marvejol. Elle passe la tête par-dessus la haie qui sépare les deux jardins.*)

AURÉLIE

Madame est servie.

MARVEJOL

Allons, Coco !

CAMILLE

Vous venez tous prendre le café chez nous, hein ? (*A Lavernié.*) Monsieur nous fera bien le plaisir d'être des nôtres ?

LAVERNIÉ

Avec joie, madame.

CAMILLE

Alors, à tout de suite.

LAURIANE, *impatient.*

Entendu.

MARVEJOL

Et on fera un trente et un.

LAURIANE, *de même.*

Ça va !

MARVEJOL

Passe devant, Coco.

SCÈNE IX

LAURIANE, MARGOT, LAVERNIÉ.

MARGOT

Et maintenant, à table.

LAURIANE, *intrigué.*

Eh bien ?

LAVERNIÉ

Eh bien... (*Entre Ursule portant la soupière.*) Pas devant la bonne.

LAURIANE, *bas.*

Je vais l'expédier. (*Haut.*) Rompez ! on vous a assez vue. (*Sortie d'Ursule.*) Elle est partie. Qu'est-ce qu'il y a ?

LAVERNIÉ

Il y a de l'erreur.

LAURIANE

De l'erreur ?

LAVERNIÉ

De l'erreur.

LAURIANE

Rapport ?

LAVERNIÉ, *désignant le ruban.*

A ça !

LAURIANE

A mes palmes ?

LAVERNIÉ

A ces palmes.

LAURIANE

Je ne comprends pas un mot.

LAVERNIÉ

Tu les portes.

LAURIANE

Sans doute.

LAVERNIÉ

Pourquoi?

LAURIANE

Parce que c'est mon droit.

LAVERNIÉ

Non.

LAURIANE

Si.

LAVERNIÉ

Non.

LAURIANE

Tu te fiches du monde. On ne m'a pas donné les palmes pour que je les mette dans un placard.

LAVERNIÉ

On ne t'a rien donné du tout.

LAURIANE

Si.

LAVERNIÉ

Non.

LAURIANE

Si.

LAVERNIÉ

Tu as reçu ma dépêche?

LAURIANE

Oui.

LAVERNIÉ

Eh bien?

LAURIANE

Elle est limpide : « L'affaire est dans le sac. »

LAVERNIÉ, *rectifiant.*

Dans le lac.

LAURIANE

Comment dans le lac?

LAVERNIÉ

Parfaitement, tu as mal lu.

LAURIANE

Lis toi-même.

(*Il lui présente le bleu.*)

LAVERNIÉ, *après avoir lu.*

Un S pour un L; une coquille !

LAURIANE, *les poings serrés.*

Alors, il y a de l'erreur ?

LAVERNIÉ

Je te le disais.

LAURIANE

N... de D!... (*Entre Ursule.*) Chut!... pas devant la bonne... (*Haut.*) Qu'est-ce que c'est? Le bœuf? Enlevez-le! M. Lavernié ne l'aime pas.

LAVERNIÉ

Oh! mais pardon !

LAURIANE

Filez !

(*Coup de tonnerre. Quelques gouttes tombent.*)

MARGOT

Faites des œufs sur le plat. — Tiens, la pluie. Nous devrions rentrer.

LAURIANE, *hors de lui.*

Fiche-nous la paix, avec ta pluie! Nous sommes très bien ici!... Dans le lac!... Dans le lac!

MARGOT, *qui s'est levée et qui a été prendre sur une chaise son ombrelle.*

Tu t'énerves?...

(*Elle ouvre son ombrelle.*)

LAURIANE

Laisse-moi tranquille ! Dans le lac ! ! ! Tu devais voir le ministre !

LAVERNIÉ

Je l'ai vu. Il a été fort aimable.

LAURIANE

Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

LAVERNIE, *en se couvrant la tête avec son mouchoir.*

Des choses tout à ton éloge, d'abord ; puis, que tu passerais à ton tour de rôle.

LAURIANE

Eau bénite de cour !

LAVERNIÉ, *en étendant la main.*

Eh ! ça tombe !

LAURIANE

Et après ?

LAVERNIÉ, *en ouvrant son parapluie.*

« J'apprécie vivement, m'a-t-il déclaré, les mérites de M. Lauriane, fonctionnaire zélé autant qu'intelligent. Malheureusement, la distinction flatteuse...

LAURIANE, *arrachant le ruban et le jetant à la volée.*

Voilà ce que j'en fais ! Continue...

LAVERNIÉ

... que vous sollicitez pour lui est l'objet de nombreuses convoitises. Songez donc qu'à lui seul, le ministère auquel appartient votre ami présente trente-sept candidatures dont six au moins sont justifiées. »

LAURIANE

Et il n'a pas ajouté que j'avais une tache dans ma vie ?... Jouez donc l'étonnement, tous les deux ! (*A Margot.*) Tu sais bien ce que je veux dire.

MARGOT, *à Lavernié.*

Au fait ! Vous allez voir, Henri, c'est encore à moi qu'il doit ça.

LAURIANE

Oui, c'est à toi.

MARGOT

Voilà ! Dois-je rire ou pleurer ?

LAURIANE, *en se levant.*

Tu dois te taire. (*Ursule entre avec des œufs sur le plat. Lauriane lui arrache le plat des mains.*) Ça va bien, allez ! (*Ursule sort.*) Il n'y en a qu'un qui a le droit d'élever la voix ici. C'est moi. Que tu brises ma carrière, passe encore ! Mais que tu me casses les oreilles, non.

MARGOT, *les larmes aux yeux.*

Je brise ta carrière, moi !

LAVERNIÉ

Dieu ! que tu es embêtant?

LAURIANE

Car plus je réfléchis, et plus je me souviens ! Avec ton air de ne pas y toucher, sais-tu bien que, grâce à toi, j'ai tout manqué, tout perdu, tout raté, tout gâché ! Un mariage superbe, inespéré ! Une place merveilleuse au Tonkin ! De l'avancement. De l'augmentation ! Cette croix !... Cette croix que je désirais avoir pour flatter ta vanité ! Autant de rêves envolés ! Autant... Enfin, j'en ai ma claque, là ! Ce métier de forçat m'est devenu odieux... (*En frappant du poing sur la table.*) J'en ai assez ! J'en ai assez ! J'en ai assez !

(*Margot se lève et sort tout en larmes.*)

MARGOT, *entre deux sanglots.*

Oh ! moi aussi, j'en ai assez !

SCÈNE X

LAURIANE, LAVERNIÉ.

LAURIANE

Si tu veux du fromage?

LAVERNIÉ

Merci. (*Long silence, puis Lavernié, allumant une cigarette :* Toi tu ne seras content que le jour où Margot aura fait des blagues.

LAURIANE

Margot? C'est une cruche, Margot!

LAVERNIÉ

Une cruche?

LAURIANE

Oui.

LAVERNIÉ

Eh bien, méfie-toi de la mener à l'eau un peu plus souvent qu'il ne faudrait ; tu pourrais te faire éclabousser. En vérité, c'est inimaginable. Voilà une enfant délicieuse, qui t'aime, te fait honneur, emplit cette maison de sa jeunesse qui l'embaume et de son rire qui l'égaye, et tu n'as d'autre ambition, tu n'entrevois d'autre dessein, tu ne poursuis d'autre but que le but idiot de la faire tourner en bourrique !... Gare!... Tu joues là un jeu dangereux. On a vu des femmes se venger quand on leur avait rien fait, et Margot aurait une excuse.

LAURIANE

Tout de bon?

LAVERNIÉ

Tout de bon.

LAURIANE

Sais-tu que tu la défends avec une certaine chaleur ?

LAVERNIÉ

C'est tout naturel.

LAURIANE

Comment donc !

LAVERNIÉ

Tu dis cela avec un drôle d'air. (*Rires mystérieux de Lauriane.*) Oh ! cartes sur table, je t'en prie ; notre amitié est trop ancienne pour se pouvoir accommoder d'équivoques et de faux-fuyants. Si tu as une pensée de derrière la tête, tu vas lui donner la volée où je vais, moi, boucler ma valise, prendre mon chapeau et cavaler !

LAURIANE

Tu t'emballes !...

LAVERNIÉ

J'en ai le droit. Comme tous les gens qui n'ont rien à cacher, je suis pour les maisons de verre. Parle.

LAURIANE

Les amoureux sont inouïs ! Ils crient leur secret sur les toits et ils s'étonnent que les couvreurs aient des oreilles pour entendre !

LAVERNIÉ, *très surpris.*

Je suis amoureux ?

LAURIANE

De Margot.

LAVERNIÉ

Moi ?

LAURIANE

Tu me prends pour un aveugle. Je ne m'aperçois pas de ton petit manège, peut-être ? et je ne te vois depuis longtemps tourner autour de ses jupes ?... Allons, sois franc ! En as-tu envie ?

LAVERNIÉ

Oui, parbleu! Et c'est le moindre hommage que je puisse rendre à la beauté de cette charmante fille. Mais de là à lui faire la cour quand tu n'y es pas et à tourner autour de ses jupes, il y a une nuance. N'insiste pas, tu me blesserais. Je n'ai pas coutume d'abuser de la confiance des personnes pour leur dérober leur argent, leur montre ou leur bonne amie.

LAURIANE

Aucun rapport.

LAVERNIÉ

Je te demande pardon. La femme d'un ami est son bien, au même titre que sa bourse.

LAURIANE, *spirituel.*

Ou que son parapluie.

LAVERNIÉ

Parfaitement! et pour moi, si jamais je pinçais un copain, fût-ce le plus ancien et le meilleur, à me chahuter ma maîtresse, je lui casserais les reins, tu m'entends? et ceci, sans l'ombre d'un scrupule!

LAURIANE

Moi pas.

LAVERNIÉ

Ouat!

LAURIANE

Fais-en l'expérience.

LAVERNIÉ

Comment?

LAURIANE

Margot te plaît, prends-la.

LAVERNIÉ, *abasourdi.*

C'est pour rire, je pense.

LAURIANE

Du tout. Mon cher, tu ne me connais pas.

LAVERNIÉ

Je te connais à peine, en effet. Cela ne remonte guère qu'à trente-cinq ans, au temps où nos pans de chemises passaient par nos fonds de culottes. Tu as toujours été le même : épateur, bluffeur et faiseur d'embarras.

LAURIANE

« Jeune homme, dit le proverbe, emporte-toi moins, tu ne t'en porteras que mieux. » Non, mais tu es extraordinaire avec tes allures de César. Suis-je obligé de partager tes petites manières de voir et dois-je être un reflet de ta vie? Je suis un indépendant, moi!

LAVERNIÉ

Ça y est! Voilà ce que je craignais.

LAURIANE

Et tu le sais très bien, d'ailleurs. Seulement, tu ne veux pas en convenir, étant un être compliqué, subtil et paradoxal.

LAVERNIÉ

Paradoxal! Paradoxal!... Eh! je le hais, le paradoxe! J'en ai l'exécration, le dégoût et la crainte, comme d'une fille publique qu'il est!

LAURIANE

Et avec qui l'on couche.

LAVERNIÉ

A l'occasion, pour rire, mais qu'on n'épouse pas, n... de D...!... Seigneur! qu'il est donc difficile d'arriver à se faire comprendre!

LAURIANE

Tu as raison. Restons-en là. Je ne discute pas avec les enfants.

LAVERNIÉ

Pourquoi donc? Je discute bien avec des andouilles, moi qui te parle!

LAURIANE

Trop aimable!

LAVERNIÉ

Mon cher Lauriane, j'ai horreur des phrases à effet et des daims qui battent la caisse sur la peau d'âne des mots creux. Voilà une heure que tu sues sang et eau à essayer de m'intéresser, tu ne m'intéresses pas, c'est bien simple? Tu veux me le faire, tu ne me le feras pas; c'est bien simple? Fais ton profit de ces paroles et rends grâce à mon affection, si elle a sa rude franchise, d'avoir aussi sa probité. Car c'est vrai, elle me plaît, Margot; et elle me plaît même beaucoup! et cela ne date pas d'aujourd'hui! et si on me la donnait, je sais bien ce que j'en ferais! et il est inouï de penser que nous avions pu en venir, moi, à te faire de pareils aveux, et toi, Lauriane, à les entendre!

LAURIANE

Puis-je te demander poliment, avec tous les égards voulus, la permission de placer un mot? Tu me l'accordes? Oui? C'est heureux! Sache donc, ceci pour ta gouverne, que j'ai plein le dos de Margot; que ma liaison avec elle a plus que suffisamment duré, mes habitudes n'étant pas de m'éterniser dans le collage, et que d'ailleurs, en fût-il autrement, jamais une femme, jamais — tu m'entends, à ton tour? — ne me brouillera avec un ami. (*Lavernié hausse les épaules.*) Alors, là, raisonnablement, tu penses que je pourrais hésiter une seconde entre un vieux camarade d'enfance, comme voilà toi, et Margot, dont je connais le passé, après tout, et qui n'est jamais qu'une...

LAVERNIÉ

Tu vas dire une lâcheté.

LAURIANE

Mais, mon cher, j'ai ramassé ça...

LAVERNIÉ

Elle est dite. C'est la dernière. Tu finirais par me fâcher et je ne suis pas venu chez toi pour avoir le désagrément de te jeter au nez des choses désobligeantes. Je me résume. J'ai pour cette enfant autant de tendresse que d'estime et prétends qu'elle a plus à se plaindre de toi que tu n'as à te plaindre d'elle, un homme de ton âge, et du mien, demeurant toujours, quoi qu'il arrive, l'obligé du bras qui enlace, du regard qui sourit et de la bouche qui sent bon. Ceci soit dit pour elle. Quant à son honnêteté, je ne la discute même pas, et c'est un point de la question qui a sa petite importance, sans que tu aies l'air de t'en douter.

LAURIANE

Son importance? Quelle importance? Je ne sais pas ce que tu veux me dire. Je te répète que chacun, en ce bas monde, pratique la vie à sa façon. Tu as tes idées, j'ai les miennes, et c'est mon droit, quand le diable y serait, de prendre la chose gaiement, si les autres jouent de la musique sur le même instrument que moi.

LAVERNIÉ

Tu me fais suer.

LAURIANE

Transpire à ton aise! (*Il se lève.*) Je vais prendre le café chez le voisin. En ce qui concerne Margot, ne te gêne pas, si le cœur t'en dit. Dans le cas contraire, allonge-toi à côté, comme ils disent en Normandie. (*Tirant sa montre*) Neuf heures moins le quart. Diable !... Tu viens ?

LAVERNIÉ

Je ne sais pas... Tout à l'heure...

LAURIANE

Comme tu voudras. Je suis là, moi. (*Fausse sortie.*) Tu devrais mettre ton pardessus.

LAVERNIÉ

Je n'ai pas froid.

LAURIANE

Mets-le tout de même ; c'est prudent, par ces sales temps-là. C'est vrai, ça, on attrape la mort et puis, après, on est tout surpris d'être malade.

(*Il sort. Lavernié le suit du regard. Petite pantomime trahissant son incertitude d'esprit. Il prend une cigarette, l'allume, en tire une bouffée, puis la rejette. Claquement agacé de son pouce contre son index. Appel impatienté des lèvres. On le sent perplexe, hésitant, très troublé de ce qu'il vient d'entendre et ne sachant ce qu'il doit croire. Quelques instants s'écoulent. Enfin, Margot paraît.*)

SCÈNE XI

LAVERNIÉ, MARGOT.

MARGOT

Je suis prête. Tiens, vous êtes seul?

LAVERNIÉ

Oui. Ah çà! mais regardez-moi donc un peu. Vous pleurez?

MARGOT

C'est fini. Votre bras.

LAVERNIÉ

Votre mouchoir.

MARGOT

Pourquoi faire?

LAVERNIÉ

Donnez toujours. (*Elle obéit. Lavernié lui sèche les yeux.*) Beaux yeux mouillés, auxquels on a fait de la peine! Si on ne dirait pas des pervenches, l'été, à quatre heures du matin! Qu'est-ce qu'il y a?

MARGOT

Rien.

LAVERNIÉ

Qu'est-ce qu'il y a?... Un peu de franchise, sacrebleu! Vous n'avez pas confiance en moi?

MARGOT

Oh! que si!...

LAVERNIÉ, *amusé.*

Elle a bien dit ça!... Un bon point à la jeune Margot. Allons, venez vous asseoir là, près de moi, et causons tous les deux. Qu'est-ce qu'il y a, encore une fois?

MARGOT, *à voix basse.*

Je veux retourner à l'atelier.

LAVERNIÉ, *étonné.*

A l'atelier?... Où ça?

MARGOT

Chez madame Thibaut.

LAVERNIÉ

Qui, madame Thibaut?

MARGOT

Mon ancienne patronne, la dame de la rue d'Aboukir. « Plumes et fleurs », près de la rue Montmartre. J'y étais encore mieux qu'ici. Je n'y gagnais pas des mille et des cent, cependant, et je peux me vanter d'en avoir boulotté des cornets de pommes de terre frites et des

moules à huit pour un sou! sans compter qu'il y a des moments, l'hiver, après qu'on a veillé, où c'est rudement dur de se lever à sept heures pour être à huit à l'atelier. N'importe c'est le métier d'honnête fille qui veut ça!

LAVERNIÉ

Oui, il a quelques exigences.

MARGOT

Oh! s'il ne s'agissait que de se lever à la lampe, de déjeuner quand ça se trouve et de dîner quand ça se rencontre, on pourrait encore s'entendre. Seulement, voilà : il y a le cœur, l'imbécile, le stupide cœur!...

LAVERNIÉ

Si c'est du vôtre que vous parlez, ne dites pas de mal de cet innocent. Il ne vous a jamais donné que de bons conseils.

MARGOT

Il ne m'a fait faire que des sottises!

LAVERNIÉ

Vous êtes jalouse, vous.

MARGOT

Je voudrais bien.

LAVERNIÉ

C'est fini de me prendre pour une bête?

MARGOT, *protestant.*

Oh!

LAVERNIÉ

C'est fini?... Voyons, Margot, pourquoi manquer de sincérité? Quel besoin de machiner son âme comme un théâtre, d'y adapter des trappes où on ne se prend pas le pied et des jeux de glace qui ne trompent personne, quand il serait si simple de dire : « J'ai du chagrin, Lavernié; j'aime mon amant qui ne m'aime pas; je lui

suis fidèle et il me trompe. » Oui, mon mignon, voilà comment parle un bébé qui n'a pas honte de son cœur pur, de son cœur ingénu et tendre. Et Lavernié, qui est un bon garçon, en somme, prend dans ses mains les petites pattes de Margot...

MARGOT, *émue.*

Henri. .

LAVERNIÉ

... la gronde, la sermonne, la raisonne, fait à ses grands yeux les gros yeux, et lui crie d'une voix courroucée : Qu'est-ce qui m'a bâti une toquée pareille?... Voulez-vous bien ne plus pleurer! Votre amant vous adore, nigaude! (*Changeant de ton.*) Car la voilà, la vérité : il vous aime, je jure qu'il vous aime, et quant à sa fidélité, j'en répondrais comme de la vôtre. Mais regardez-moi donc en face, sapristoche! Est-ce que j'ai l'air, oui ou non, d'un monsieur qui sait ce qu'il dit?

MARGOT

Vous savez surtout ce que vous faites... Votre amitié me gâte, comme toujours. Seulement, vous vous trompez... (*Muette interrogation de Lavernié. Poursuivant :*) en tout, ou à peu près. Je suis fidèle. Oh! ça!... Quant au reste... Écoutez. Vous me demandiez tout à l'heure si j'avais confiance en vous? Vous allez voir à quel point : Henri, je n'aime pas mon amant.

LAVERNIÉ, *ironique.*

Au contraire.

MARGOT

Vous ne le croyez pas?

LAVERNIÉ

Non, mon gros. D'autant moins que, si je le croyais, je ne comprendrais pas, je l'avoue...

MARGOT

... pourquoi je suis devenue sa maîtresse?

LAVERNIÉ

Dame!

MARGOT

Je suis devenue sa maîtresse par la raison que je suis incapable d'être la mienne. Il voulait; je ne voulais pas; à la fin, j'ai bien voulu : voilà tout le roman de mes amours qui est, en même temps, toute l'histoire de ma vie. Je ne veux pas; on veut; à la fin, je veux bien : c'est aussi simple que cela et voilà, en deux coups de crayon, le portrait de votre petite amie. Ce n'est pas de chance, d'être ainsi bâtie. Que voulez-vous que j'y fasse? On ne se refait pas. Du reste, la chance et moi...

(*Geste vague.*)

LAVERNIÉ, *se moquant.*

Ça, c'est pour faire l'intéressante.

MARGOT

Je ne fais pas l'intéressante; je dis seulement : « La chance et moi... », parce que, vraiment, la chance et moi... Jamais je n'ai eu de chance; jamais. A la maison, maman me battait sous prétexte que je faisais la noce. A l'atelier, on se moquait de moi parce que, justement, je n'avais pas d'amoureux et que, par-dessus le marché, je ne trouve rien à répondre quand on me tourne en ridicule. Je ne sais que pleurer. Ce n'est pas de ma faute!... Tout cela, inévitablement, devait me livrer, un jour ou l'autre, au premier passant venu qui me tendrait les bras. Ce fut Charles qui passa. J'étais à plaindre : il me plaignit. Il en eut l'air, du moins, mais je n'en demandais pas plus, car c'est le malheur de ma vie de m'en remettre aux apparences et de croire les gens sur parole. Tous les soirs, à la sortie du travail, je le trouvais qui m'attendait

au coin de la rue Vide-Gousset et de la place des Victoires. Nous nous en revenions ensemble par le Métro, et, des fois, avant de se quitter, comme c'était dans la belle saison, on s'arrêtait à prendre un petit quinquina, chez un troquet de Ménilmontant, où il y a des tables sous les arbres. On était bien, on était seuls... La fraîcheur tombait, comme elle tombe ; la nuit venait, comme elle vient ; on entendait de temps en temps siffler au loin les trains de Ceinture, comme à présent ceux de Vincennes... (*Baissant la voix, comme honteuse.*) Ça fait qu'un soir je me suis laissé prendre la main, un autre soir la taille, un autre soir la bouche... comme, toute petite, je me laissais prendre mes joujoux, mes sous, mes images, mon dessert, faute de savoir me défendre. Je n'ai jamais su me défendre. Je ne peux pas ; on me demande, je donne.

LAVERNIÉ, *apitoyé.*

Misère !

MARGOT

Ensuite, ma foi, je crois bien que le bon Dieu m'a punie, car ça n'a guère bien tourné, mon équipée !... Que voulez-vous, c'est l'ordre et la marche avec moi, je commence par avoir confiance, je prends bon espoir, j'y mets du mien... — si vous saviez comme j'ai peu d'exigence, je ne demande qu'à être heureuse, je suis contente avec un rien !... — et puis, un beau matin... clic ! c'est mon bonheur qui me casse dans les doigts, comme du verre. Est-ce bête, hein ? Enfin, c'est comme ça. Bref, au bout de six semaines, je savais à quoi m'en tenir : c'était la vie abominable.

LAVERNIÉ

Ça n'a pas traîné !...

MARGOT, *avec douceur.*

Non...

LAVERNIE

Pauvre enfant!... Alors?

MARGOT

Alors, j'ai tenu le coup de mon mieux, tendant le dos, espérant des lendemains meilleurs, comptant que ma douceur naturelle, ma bonne grâce, ma soumission, finiraient bien, un jour ou l'autre, par avoir le dernier mot. D'autant plus que j'étais toute prête à l'aimer en reconnaissance des choses gentilles qu'il avait d'abord faites pour moi, et que je me sentais toute bête, avec mon petit sentiment sur les bras, dont je ne savais plus quoi faire .. A la fin, mes yeux se sont ouverts, j'ai compris que je perdais mon temps et, du même coup j'ai perdu mon courage. On se lasse, vous comprenez, des rebuffades continuelles et des mauvais procédés. Sans compter n'est-ce pas, que si on est venu au monde avec une figure pas très belle et pas plus d'esprit qu'un petit chat, ce n'est pas une raison suffisante pour qu'on vous en fasse le reproche depuis le Jour de l'An jusqu'à la saint Silvestre. Je vous le dis, Henri, croyez-moi : l'amour tenterait en vain de forcer une porte que gardent si jalousement l'injustice et la méchanceté. Il n'est pas ici chez lui! Il n'habite pas cette maison, ou s'il y est...

(*Elle se lève.*)

LAVERNIÉ

S'il y est?

MARGOT

...il y est bien caché.

LAVERNIÉ, *de qui une pensée a traversé l'esprit.*

Qu'est-ce que vous voulez dire?

MARGOT

Rien de plus.

LAVERNIÉ

Bien vrai?

MARGOT

Sans doute.

LAVERNIÉ

Vous me cachez quelque chose.

MARGOT, *qui commence à se troubler.*

Non.

LAVERNIÉ

Si.

MARGOT

Non.

LAVERNIÉ

Vous aimez quelqu'un.

MARGOT

Moi?

LAVERNIÉ

Vous.

MARGOT

Quelle plaisanterie!

LAVERNIÉ, *pesant sur les mots.*

Vous aimez quelqu'un.

MARGOT

Vous êtes fou.

LAVERNIÉ, *lui prenant les mains.*

Regardez-moi en face.

MARGOT

Henri!

LAVERNIÉ, *avec autorité.*

Là! Dans les yeux.

MARGOT

Mais je vous regarde... mais je vous jure... mais quelle idée!... Je n'aime personne! personne! personne!

LAVERNIÉ

Qui est-ce?

MARGOT, *qui se débat.*

On nous attend, venez.

LAVERNIÉ

Qui est-ce?

MARGOT

Lâchez mes mains...

LAVERNIÉ

Qui est-ce?

MARGOT

Je ne vous le dirai pas. Vous ne le saurez jamais!. (*Éclatant en sanglots.*) Je veux retourner à l'atelier! Je veux retourner à l'atelier!... Lâchez-moi, je vous en supplie!...

(*Brusquement, Lavernié comprend. Sa loyauté s'émeut, et, d'un mouvement rapide, il a lâché les mains de Margot. Celle-ci s'éloigne à pas lents et gagne la porte par où elle est venue. — Lavernié la regarde s'éloigner: on le sent en proie à une lutte intérieure. Soudain la tentation l'emporte.*)

LAVERNIÉ, *à demi-voix.*

Margot!

(*Margot, qui allait disparaître, se retourne. La nuit est venue complètement, mais à la faveur d'un rayon de lune filtré à travers les verdures du jardin, elle l'aperçoit, immobile, qui lui tend les bras en silence.*)

MARGOT, *éperdue.*

Henri!

(*C'est tout. Un saut et elle est à son cou. Ils se baisent aux lèvres, passionnément. On entend, dans l'éloignement, des chants de canotiers attardés sur la Marne.*)

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

Le théâtre représente un atelier de peintre. Ameublement artistique. Aux murs, des toiles sans cadres, alternées de cadres sans toiles. Statues, moulages, panoplies, divans. Au fond, une porte à deux battants ouvrant sur l'escalier. A droite, une porte donnant sur la chambre à coucher. A gauche, au premier plan, un chevalet soutenant une toile dont l'envers fait face au public. Au lever du rideau, Lavernié, seul en scène et debout devant son chevalet, est en train de copier un corsage de dentelle dont est revêtu un mannequin assis sur une chaise, près de lui. Il a la cigarette aux lèvres et le pouce dans le trou de la palette. Scène muette. L'artiste couvre sa toile de larges coups de brosse, recule, cligne des yeux pour juger de l'effet. La porte de droite s'ouvre. Entre Margot. Elle a son chapeau à la main et ses gants.

SCÈNE PREMIÈRE

LAVERNIÉ, MARGOT.

MARGOT

C'est moi. Je me suis fait attendre, mais j'ai remis de l'ordre dans la pièce.

LAVERNIÉ

Il ne fallait pas prendre cette peine. La concierge est là.

MARGOT

Tu travailles?

LAVERNIÉ

Comme tu vois.

MARGOT

Cela avance?

LAVERNIE

C'est fini. Quelques petites vigueurs dans le corsage, un vague nettoyage dans les fonds, et voilà la question tranchée.

MARGOT, *qui s'est approchée.*

Je peux dire mon petit mot?

LAVERNIÉ

Dis-le.

MARGOT

J'ai une critique à faire.

LAVERNIÉ

Fais-la.

MARGOT, *timidement.*

Les perles du collier me paraissent un peu grosses.

LAVERNIÉ

Oh! Des noyaux de pêches tout au plus. Ordre supérieur, mon enfant! La clientèle féminine a comme ça de petites exigences où se trahissent ses instincts délicatement artistiques. Bah! la route est belle, comme dit l'autre. Ces joyaux reprendront leurs justes proportions, vus à travers les yeux de sotte qui se proposent de s'en repaître.

MARGOT

Tu as du talent?

LAVERNIÉ

Tu m'ennuies.

MARGOT

Tu serais le seul à l'ignorer. Quel étrange besoin éprouves-tu de te placer toujours au-dessous de ton rang et de déprécier ton mérite? C'est un chef-d'œuvre, ce portrait. (*Lavernié hausse les épaules.*) Tu ne trouves pas?

LAVERNIÉ

Le fait du véritable artiste n'est pas de se complaire en ce qu'il fit, mais de le comparer tristement à ce qu'il aurait voulu faire.

MARGOT

Ah !

LAVERNIÉ

Oui. Passe-moi mon tube de blanc. Merci.

MARGOT

Allons, adieu.

LAVERNIÉ

Te voilà partie?

MARGOT

Il faut bien. Charles quitte son bureau à cinq heures. S'il était rentré avant moi, cela ferait des histoires.

LAVERNIÉ

Ah! diable! Sauve-toi donc!

MARGOT

A demain?

LAVERNIÉ

Si tu veux.

MARGOT

A après-demain?

LAVERNIÉ

Si tu préfères.

MARGOT, *une impatience dans la voix.*

Enfin, à quand?

LAVERNIÉ, *étonné.*

Quel ton prends-tu pour me poser cette question? Viens quand il te plaira, aux heures qui te plairont. Tu seras toujours la bienvenue.

MARGOT

Tu m'aimes?

LAVERNIÉ

Laisse-moi travailler.

MARGOT

Tu ne m'aimes pas? (*Lavernié se tait.*) Avoue que c'est vrai; je ne t'en garderai pas rancune. D'abord, je le sens; puis, j'ai si peu, si peu de chance, que je commence à m'y habituer.

LAVERNIÉ

Es-tu heureuse avec moi, oui ou non?

MARGOT

Infiniment. Tu le sais bien.

LAVERNIÉ

Alors, dors en paix, laisse-toi vivre, et ne me tourmente plus de questions auxquelles je ne veux pas répondre.

MARGOT

Pourquoi?

LAVERNIÉ

Parce qu'il est des mots qui restent jeunes et qu'il n'en est pas de même des bouches qui les prononcent.

MARGOT

C'est pour toi que tu parles?

LAVERNIÉ

J'en ai peur.

MARGOT

Quel âge as-tu?

LAVERNIÉ

Quarante-cinq ans.

MARGOT

Tu n'es pas vieux.

LAVERNIÉ

Non, mais je ne suis plus jeune. C'est exactement la même chose. Il n'y a pas de milieu dans la vie; dès

qu'on n'est plus jeune on est vieux, et au-dessus de quarante ans on est tous du même âge.

MARGOT

Si les hommes sont si vite finis, qu'est-ce que nous dirons, nous, les femmes?

LAVERNIÉ

Ne vous occupez pas de cela.

MARGOT

Il me semble pourtant...

LAVERNIÉ

Tu te trompes. Comprends donc que le cœur des hommes ne change pas avec leurs traits, et que les femmes seront toujours jeunes pour eux, puisqu'ils auront toujours pour elles des âmes de collégiens et des yeux de vingt ans.

MARGOT, *très simplement.*

Ah!

LAVERNIÉ

Cela t'échappe?

MARGOT

Un peu.

LAVERNIÉ

Sois franche. Tu comprends toujours ce que je te dis?

MARGOT

A chaque instant, du moins. Je comprendrais plus souvent si je voulais faire un petit effort, mais je n'aime pas réfléchir, cela me fatigue. (*Lavernié la regarde longuement.*) Je suis bête, n'est-ce pas? Oh! je le sais. Charles est tout le temps à me le dire.

LAVERNIÉ

Passer pour une bête aux yeux d'un crétin!... Joie!... Arrive ici que je t'embrasse, tu es un être délicieux, et

je t'aime, moins que tu le mérites, mais plus peut-être que je le voudrais... Ne fais pas le procès de l'existence, tu en parlerais sans la connaître. Elle ne t'a pas gâtée jusqu'à présent, n'importe ! tu ne fais qu'en franchir le seuil, et le livre de la destinée ne se juge pas sur son prologue, comme un roman dont les premières pages ennuient. La vie ne vaut pas cher, la créature non plus, toute la question est de savoir laquelle des deux, de la créature ou de la vie, est le plus injuste pour l'autre. Nous la trancherons une autre fois. En attendant, ne t'occupe de rien que de rester ce que tu es, c'est-à-dire sincère, simple et bonne. Rappelle-toi que chaque jour, s'il amène sa peine, amène aussi son lendemain, et que de bons diables se rencontrent pour réparer quand ils le peuvent les petites maladresses du bon Dieu. Laisse donc mûrir des événements dont ni toi ni moi ne sommes les maîtres, et ne me regarde pas avec des yeux de mendiante : tu n'auras pas un sou de plus.

MARGOT

Mon bien-aimé !

(*Ils se tiennent enlacés longuement. Coup de sonnette.*)

LAVERNIÉ

Chtt ! Passe à côté une seconde.

SCÈNE II

LAVERNIÉ, LAURIANE, *puis* CAMILLE.

LAVERNIÉ, *qui est allé ouvrir.*

Tiens, Lauriane !

LAURIANE

Te voilà, toi ! Tu as de la veine que le hasard m'ait

amené devant ta porte, autrement je t'envoyais chercher avec une trique.

LAVERNIÉ

Peste !

LAURIANE

Est-ce que tu te moques du monde? Comment, voilà trois semaines que nous sommes de retour... Ne dis pas que tu l'ignorais.

LAVERNIÉ

Je ne l'ignorais pas, je le confesse !

LAURIANE

Tu ne l'ignorais pas, tu le confesses!... et tu n'as pas, en trois semaines, trouvé le moyen, une toute petite fois par hasard, de venir nous souhaiter le bonjour? C'est honteux!

LAVERNIÉ

Ne m'en parle pas : j'ai eu de la besogne jusque par-dessus les épaules.

LAURIANE

Pauvre trognon! Tu peins la nuit? A la lampe ou à la chandelle?... Tu es un lacheur, voilà mon opinion.

LAVERNIÉ

Je la respecte.

LAURIANE

A la bonne heure. Je te donne la main tout de même, mais c'est bien pour montrer que je suis une riche nature. Comment vas-tu?

LAVERNIÉ

On se défend. Et toi ?

LAURIANE

On se maintient.

LAVERNIÉ

Un cigare?

LAURIANE

Jamais! Ça attaque le cœur. Je ne fume que des cigarettes. (*Arrêté devant le chevalet.*) Joli cela! Qui est-ce?

LAVERNIE

Une dame.

LAURIANE

Elle en a un œil. Quel œil!... Et un collier! Oh! ce collier!... Des perles, hein?... Il n'y a pas d'erreur, c'est rudement bien imité... Qu'est-ce que je voulais donc dire?... Ah! oui. Tu ne fais rien ce soir?

LAVERNIÉ

Rien que je sache.

LAURIANE

Alors, je vais faire une course. Prends-moi donc à six heures et demie à la terrasse du petit café. On boira un vermouth et on dînera ensemble.

LAVERNIÉ

Où ça?

LAURIANE

A la maison.

LAVERNIÉ

Chez toi?

LAURIANE

Oui.

LAVERNIÉ

Non.

LAURIANE

Non?

LAVERNIÉ

Non.

LAURIANE

Voilà du nouveau Qu'est-ce qui te prend? Tu as peur de mal manger?

LAVERNIÉ

Étant facile à nourrir comme tous les gens qui n'aiment rien, je me soucie peu de la table. Non, j'ai, pour

ne pas me rendre à ton invitation, dont je te suis fort obligé, des motifs d'un ordre spécial, que je te demanderai, mon cher Lauriane, la permission de garder pour moi.

LAURIANE, *très étonné.*

Ah!

LAVERNIÉ

Et j'ajoute, toujours avec ta permission, que tu ne gagnerais rien du tout à les connaître.

LAURIANE

En ce cas, je te prie de me les dire.

LAVERNIÉ

Laisse-moi n'en rien faire.

LAURIANE

Pardon! Je n'admets pas le droit que tu t'arroges de piquer ma curiosité et d'éveiller mon inquiétude. En voilà des façons!

LAVERNIÉ

L'événement m'y contraint.

LAURIANE

Je t'invite à parler.

LAVERNIÉ

Tu as tort.

LAURIANE

C'est possible. La suite le démontrera. En attendant, je m'installe ici, et n'en bougerai, je te le déclare, qu'après avoir reçu de ta bouche un éclaircissement qui m'est dû. (*Il prend place sur le sofa.*) J'ai dit. Je suis tout oreille. Cause.

LAVERNIÉ

Tu l'exiges? Eh bien, allons-y! Aussi bien, quelles que doivent en être les conséquences, mieux vaut une explication franche qu'une situation fausse.

LAURIANE

C'est mon avis.

LAVERNIE

Parfait. *Are you ready?*

LAURIANE

Yes.

LAVERNIÉ

Go! Je couche avec Margot. Voilà.

(*Un temps, puis :*)

LAURIANE, *égayé.*

Tiens! Tiens! Tiens!

LAVERNIÉ

Le procédé, à première vue, peut te paraître un peu cavalier et sans gène, mais à la réflexion tu me rendras cette justice que j'aurais été bien naïf de ne pas suivre tes conseils et de ne pas mettre à profit les libertés auxquelles tu m'avais convié.

LAURIANE, *se levant.*

Elle est bonne.

LAVERNIÉ

Comment, elle est bonne?

LAURIANE

Tu la fais bien.

LAVERNIÉ

Quoi, je la fais bien?... (*Lauriane rit.*) Ah çà! tu ne me crois pas?...

LAURIANE

Quelle erreur! Je ne fais que ça.

LAVERNIÉ

Sabre et mitraille! la vie est fertile en surprises et voilà bien la chose du monde à laquelle je m'attendais le moins! Ainsi, Margot et moi?...

LAURIANE, *malin.*

Des dattes!

LAVERNIÉ

Moi et Margot?

LAURIANE, *même jeu.*

Des navets!

LAVERNIÉ

Et qui t'autorise, je te prie, à douter de mon affirmation?

LAURIANE, *haussant les épaules.*

Ne te fais donc pas plus bête que tu n'es, Lavernié. (*Lavernié veut parler. Lauriane l'interrompt.*) D'abord, si c'était vrai, tu ne viendrais pas me le dire, puis le jour où Margot me trompera ce ne sera pas avec toi, tu peux être tranquille. (*Nouvelle interrogation de Lavernié. Lauriane, discrètement goguenard :*) Tu ne t'es donc jamais regardé dans la glace?

LAVERNIÉ, *au comble de la joie.*

Très bien! Excellent! Parfait! Voilà une pierre dans mon jardin que je suis ravi d'y recevoir; elle m'enlèverait mon dernier remords si j'en eusse conservé quelqu'un. Rien de tel comme un coup de fer rouge sur l'amour-propre des gens pour cicatriser leurs scrupules.

LAURIANE, *ironique.*

Oui, mon vieux.

LAVERNIÉ

Décidément, tu as pour moi toutes les prévenances, et tu es le roi des amis. Sacré Lauriane, va!

LAURIANE, *ironique.*

Oui, mon vieux.

(*Ils se regardent et rient. Échange de bourrades amicales. Après quoi :*)

LAVERNIÉ, *avec le plus grand sérieux.*

Eh bien, alors, c'est entendu. L'affaire s'étant élucidée à la satisfaction de tous deux, je n'ai plus qu'à couronner tes vœux en choquant le verre avec toi à notre vieille amitié. Au petit café, tu dis?

LAURIANE

A six heures et demie.

LAVERNIÉ

Tu peux compter sur moi, j'y serai. Et pas de cérémonie, n'est-ce pas?... La soupe et le bœuf...

LAURIANE

... les quatre mendiants.

LAVERNIÉ

C'est bien cela. A tout à l'heure.

LAURIANE

A tout à l'heure. — Sacré Lavernié!

LAVERNIÉ

Oui, mon vieux.

(*Lauriane va pour sortir. A ce moment, sur le seuil de la porte même qu'il vient d'ouvrir, Camille paraît.*)

CAMILLE, *à Lavernié.*

Bonjour, maître.

LAURIANE

Madame Marvejol, Dieu me damne!

CAMILLE

Monsieur Lauriane, Dieu me pardonne! Charmée de vous rencontrer.

LAURIANE

Qu'est-ce que je dirai, alors? Inutile de vous demander des nouvelles de votre santé. Jamais on ne vous vit

plus charmante et plus jeune. J'ai cru, quand vous êtes apparue, que c'était le printemps qui revenait.

CAMILLE

Je me suis souvent demandé où vous alliez chercher les belles choses que vous dites.

LAURIANE, *galant.*

Je les lis dans vos yeux.

CAMILLE

L'image n'est pas très claire, mais l'intention est excellente... (*A Lavernié.*) Eh bien, maître, vous ne dites rien ?

LAVERNIÉ

Je...

CAMILLE

Je vous dérange ?

LAVERNIÉ

Aucunement.

CAMILLE

J'en suis bien aise. Je viens pour le portrait.

LAURIANE, *curieux.*

Un portrait ?

LAVERNIÉ, *surpris.*

Quel portrait ?

CAMILLE

Comment quel portrait ?... Mon portrait !

LAURIANE

Tu devais faire le portrait de madame, et tu...

LAVERNIÉ, *feignant de se souvenir.*

Où avais-je la tête ?

LAURIANE, *sévère.*

Je me le demande. (*A Camille.*) Ce n'est pas à moi que ces choses-là arriveraient.

CAMILLE

Il faut se montrer indulgent avec monsieur Lavernié. Il est si pris depuis quelque temps, si occupé, si absorbé, qu'on ne saurait prendre en mauvaise part l'infidélité de ses souvenirs. N'est-ce pas, maître ?

LAVERNIÉ

Il est vrai, madame, que j'ai mille excuses à vous faire ; mais mes torts sont réparables, et si vous voulez bien me permettre de consulter mon agenda, nous allons, dès à présent, fixer notre première séance.

CAMILLE

Je vous en prie.

(*Lavernié remonte au fond.*)

LAURIANE, *bas à Camille.*

Camille !... ma chère Camille !... Vous savez que je vous aime toujours.

CAMILLE

Vous êtes bien gentil, je vous remercie. Un simple conseil, mon ami : au lieu de butiner dans le parterre des autres, vous feriez mieux...

(*Elle s'interrompt.*)

LAURIANE

Je ferais mieux... ?

CAMILLE

Ne faites pas attention, je ne sais pas ce que je dis... Écoutez, vous allez descendre...

LAURIANE

Bien.

CAMILLE

Et vous m'attendrez à l'étage au-dessous. J'aurai peut-être à vous parler.

LAURIANE

Je vous ai comprise. Vous êtes bonne... Merci... Ah! merci!

CAMILLE

Allez!

LAURIANE, *haut à Lavernié.*

Dis donc, je file, moi.

LAVERNIÉ

Bon voyage!

LAURIANE

Et sois exact, hein?

LAVERNIÉ

Sois tranquille!

LAURIANE, *à la porte du fond et saluant Camille.*

Madame...

CAMILLE

Bonjour, monsieur Lauriane.

(*Lauriane, avec un clignement d'yeux et un geste, indique à Camille l'étage au-dessous, puis sort.*)

SCÈNE III

LAVERNIÉ, CAMILLE.

CAMILLE

A présent, causons.

LAVERNIÉ

J'allais le dire. Qu'est-ce que cette histoire de portrait?

CAMILLE

Tu le sais aussi bien que moi : un prétexte à me trouver chez toi le jour où je m'y rencontre en face d'un

étranger qui peut s'étonner de ma présence. Ne te fais pas plus bête que tu n'es.

LAVERNIÉ

Encore !

CAMILLE

Quoi ?

LAVERNIÉ

Ne t'inquiète pas. Une coïncidence qui me fait rire.

CAMILLE

Ça doit être du propre.

LAVERNIÉ

Allons bon !

CAMILLE

Inutile de jeter les hauts cris, je sais ce que je dis et à qui je parle. Je suis lasse de tes allures louches et de tes airs de mystère. Sept fois, je suis venue pour te voir, et sept fois je me suis cassé le nez au veto d'une brute de portier planté sur le seuil de sa loge comme un poteau du Touring-Club... Et « Monsieur ne reçoit personne. » Et « Monsieur a donné des ordres. » Et « Monsieur a modèle. » Modèle !... Je le connais ton modèle... Un modèle de vertu qui pose les ensemble.

LAVERNIÉ

La quantité de bêtises qu'une femme pas bête peut accumuler en peu de temps est une chose déconcertante. C'était un modèle d'homme.

CAMILLE

Compliments ! Tu tombes bien ! Je t'ai vu l'embrasser... à Chennevières... aussi vrai que ça sent le foin coupé à en attraper la migraine. Ça ne sent pas le foin coupé, peut-être ?

LAVERNIÉ

Et après ?... *Montrant le portrait.* Prends-t'en à

celle-là ! Puis-je empêcher les gens dont je fais le portrait de se parfumer comme ils l'entendent ?

CAMILLE

Je ne coupe pas dans tes défaites.

LAVERNIÉ

Comme tu voudras.

CAMILLE

Trompée, mais pas dupe.

LAVERNIÉ

A ton aise.

CAMILLE

Regarde-moi dans les yeux et ose le prétendre, que tu n'as pas une maîtresse !

LAVERNIÉ, *qui se moque.*

Plusieurs.

CAMILLE

Tu en es bien capable.

LAVERNIÉ

Ah ! diable ! non !

CAMILLE

Des blagues, tout cela, des paroles ! Tiens, veux-tu que je te dise ?

LAVERNIÉ

Dis.

CAMILLE

Eh bien ! Il y a une femme ici.

LAVERNIÉ

Une femme ?

CAMILLE

Parfaitement !

LAVERNIÉ, *haussant les épaules.*

Tais-toi donc !

CAMILLE

Combien veux-tu parier ?

LAVERNIÉ

Tu perdrais !

CAMILLE

Cela me regarde. Cinq louis, cela va-t-il ?

LAVERNIÉ

Tu es folle.

CAMILLE

Oui ?

LAVERNIÉ

A lier.

CAMILLE

Nous allons bien voir.

(*Elle s'élance vers la pièce où est entrée Margot. Mais Lavernié l'a devancée, et maintenant il reste immobile, le dos tourné à la porte, qu'il vient de fermer à double tour.*)

LAVERNIÉ

On ne passe pas.

CAMILLE

Pourquoi ?

LAVERNIÉ

La pièce est en désordre. Je ne veux pas qu'on entre chez moi quand l'appartement n'est pas fait.

(*Camille et Lavernié se regardent.*)

CAMILLE, *éclatant en sanglots.*

Elle est là ! Elle est là ! Je savais qu'elle était là !

LAVERNIÉ, *s'efforçant de la calmer.*

Camille !

CAMILLE

Ah ! misérable traître ! Menteur ! Faiseur de faux serments ! qui vous traite de folle en haussant les épaules et vous regarde jusqu'au fond de l'âme avec des yeux

d'imposture, où le ciel est pris à témoin !... Quel écœurement ! (*Tournée vers la chambre de Margot.*) Poison, va ! (*A Lavernié qui fait un geste.*) N'ouvre pas la bouche ou je te saute à la figure ! Lâche ! Lâche ! Lâche ! Jamais tu ne m'as aimée, jamais... Aie donc la bravoure d'en convenir, sois sincère une fois dans ta vie !... (*Montrant la porte du fond.*) Et l'autre, là-bas, le mari !... qui ne dit rien, ne sait rien, ne voit rien, s'en vient dans cette cocufière, comme un pauvre idiot qu'il est, faire l'espiègle et le petit farceur, pendant que sa femme rattache ses jupes de l'autre côté de la cloison !... Que les hommes sont bêtes, mon Dieu !... Donne-moi un verre d'eau, j'ai soif... (*Lavernié va à un meuble placé dans un coin de l'atelier, prend une carafe et en verse l'eau dans un verre.*) Quand je pense que j'ai cru en toi, que je me suis donnée à toi, que j'ai trompé pour toi le meilleur de tous les hommes ! (*Lavernié lui présente le verre.*) Car Dieu sait ce qu'il est avec moi, ce pauvre ami... Et bon ! (*Elle boit.*) et grand ! (*Elle boit.*) et généreux ! (*Elle boit.*) indulgent à mes injustices, patient à mon sale caractère, toujours un bon sourire aux yeux, une bonne parole à la bouche, un petit bouquet de fleurs à la main. Je l'ai trahi, pourtant. Faut-y que tu sois canaille ! Tiens, je m'en vais. Tout cela me dégoûte, bonjour ! Je vous méprise tous les trois, lui autant qu'elle, elle autant que lui, et toi autant que les deux autres. (*Camille se lève.*) Je ne me plains pas, d'ailleurs : je n'ai que ce que je mérite. Une honnête femme ne devrait jamais prendre qu'un amant digne de l'apprécier. C'est une leçon dont je paye les frais, mais dont je recueillerai les fruits. Et puis, inutile de m'écrire bureau restant, place Clichy, aux initiales X. Y. Z., numéro 666, je ne répondrais pas à tes lettres. Tu es mort pour moi ! Adieu ! (*Elle s'est dirigée vers la porte du fond, mais au moment de l'ouvrir, elle se retourne.*) Quoi ?

LAVERNIÉ

Je n'ai rien dit.

(Camille attache sur Lavernié un regard chargé de haine, puis sort en refermant la porte avec violence.)

SCÈNE IV

LAVERNIÉ, *seul.*

LAVERNIÉ

Il est évidemment bien dur de ne plus être aimé quand on aime, mais cela n'est pas comparable à l'être encore quand on n'aime plus. (*Il soupire longuement. Il prend le verre sur la table, le reporte où il l'avait pris, va à droite, se dispose à ouvrir, lorsqu'on entend sonner violemment et frapper de coups de pied la porte du fond. — Lavernié, sursautant :* Qu'est-ce qui se permet...?

(*Il va ouvrir. Lauriane paraît.*)

SCÈNE V

LAVERNIÉ, LAURIANE.

LAURIANE, *comme un fou.*

Margot ! Margot !

LAVERNIÉ

Quoi ! Margot ?

LAURIANE

Elle est ici ! Allons, ne mens pas !... Il est inutile de feindre. Je te répète qu'elle est ici !

LAVERNIÉ

Qui est-ce qui te dit le contraire ?

LAURIANE

Tu avoues !

LAVERNIÉ

Permets !...

LAURIANE

Avoues-tu, oui ou non ?

LAVERNIÉ

On n'avoue qu'un crime ou qu'un tort.

LAURIANE

Pas de grands mots ! Tu es son amant ?

LAVERNIÉ

Il y a beau jour !

LAURIANE

Canaille !

LAVERNIÉ

Eh ! là !...

LAURIANE

Misérable ! Polisson ! Drôle !

LAVERNIÉ, *très calme.*

S'il y a un drôle ici, c'est toi !

LAURIANE

Moi ?

LAVERNIÉ

Oui, toi ! Et puis, un peu de calme, ou nous allons nous fâcher. Qui est-ce qui m'a bâti un fou furieux pareil ?

LAURIANE

Je te dis...

LAVERNIÉ

Assez !

LAURIANE

Mais...

LAVERNIÉ

C'est bon ! Je ne veux pas de scandale chez moi ! Je tiens à la considération des concierges et du voisinage, et les faiseurs de chiqué feront bien de se tenir sur leurs gardes ! Je suis homme à les empoigner par la boucle du pantalon et à les envoyer méditer dans la cage de l'escalier sur l'inconvénient qu'il y a à jouer les épileptiques devant les gens de sens rassis. (*Il ferme la porte du fond.*) Là-dessus, mon vieux, tu peux entrer et faire comme Cinna, prendre un siège. De quoi s'agit-il ? Qu'est-ce qu'il y a ?

LAURIANE

Il y a que tu es un faux ami !

LAVERNIÉ

En voilà la première nouvelle !

LAURIANE

Il y a que ta conduite à mon égard a été le dernier mot de la traîtrise et de la félonie ! Il y a que tu t'es joué de ma bonne foi, que tu as trompé ma confiance, et que tu as abusé de mon hospitalité.

LAVERNIÉ

En quoi faisant ?

LAURIANE

En me dérobant ma maîtresse.

LAVERNIÉ

Tu me l'avais donnée.

LAURIANE

Quand ça ?

LAVERNIÉ

Je précise : le 27 août dernier, rue de Sucy, au Bas-Chennevières, à huit heures quarante-cinq du soir ; — le même jour où je t'avertissais du danger que l'on court à mener les cruches à l'eau, rapport aux éclaboussures.

LAURIANE

Aucun souvenir.

LAVERNIÉ

Aucun souvenir? Trop de cigarettes, Lauriane, ça attaque la mémoire. Alors, non... — Pardon, tout à l'heure —...tu ne me l'avais pas, ta maîtresse, fourrée de force entre les doigts, après avoir, pauvre petite, sacrifié sa dignité de femme et l'intimité d'un passé que tu entachais de gaieté de cœur à l'imbécile plaisir de te donner en spectacle et de jouer au casseur d'assiettes? Tu ne m'y as pas convié peut-être, à en prendre à mon aise et à faire comme chez moi?... Et : « J'en ai plein le dos de Margot! » et « Je n'ai pas pour habitude de m'éterniser dans le collage! » et « Crois-tu que j'hésiterais jamais entre un camarade et une femme?... » Mirages? Illusions? Chimères? Tu ne m'as pas dit un mot de tout cela et c'est moi qui en ai menti?

LAURIANE

Si j'ai tenu un pareil langage, c'est que j'ai eu, pour le tenir, des raisons dont j'étais seul juge. Tu aurais dû le comprendre.

LAVERNIÉ

Je ne l'ai pas compris.

LAURIANE

Cela ne fait l'éloge ni de ta délicatesse ni de ta perspicacité.

LAVERNIÉ

Veux-tu ma façon de penser?

LAURIANE

Que veux-tu que j'en fasse ?

LAVERNIÉ

Ton profit. Tu es un grotesque.

LAURIANE

Plaît-il ?

LAVERNIÉ

Un grotesque ! Je te le dis entre quatr'yeux, afin que tu n'en ignores pas, et c'est bien la moindre des choses, qu'ayant péché par vantardise, tu expies par humiliation. Abrégeons. Où veux-tu en venir ? Si c'est une affaire que tu me cherches, je suis à ta disposition.

LAURIANE

J'avais fait mes preuves avant toi.

LAVERNIÉ

N'en parlons plus. Alors ?

LAURIANE

Alors ?... Alors je suis bien aise de t'avoir dit ton fait, Voilà, mon bon. Quant à Margot, elle me payera cela, je te le déclare.

LAVERNIÉ

Elle ne te payera rien du tout.

LAURIANE

Parce que ?

LAVERNIÉ

Parce que tu viens de dire un mot de trop ; parce que l'amour-propre vexé d'un jocrisse convaincu de sottise est capable des pires lâchetés pour en assouvir ses rancunes, parce qu'enfin, en un mot comme en cent, c'est à moi, tu entends, Lauriane, c'est à moi seul, que Marguerite rendra désormais des comptes, s'il me plaît de lui en demander.

LAURIANE

Ce serait raide.

LAVERNIÉ

Ce sera ainsi.

LAURIANE

C'est ce que nous verrons.

LAVERNIÉ

C'est tout vu !... Et, d'ailleurs, l'incident est clos ! et tu as dit assez de niaiseries pour une fois ! et tu m'agaces et tu m'assommes et c'est bien simple, et la question va être tranchée tout de suite. (*Il va à la porte de droite qu'il ouvre.*) Marguerite, un mot, je te prie.

(*Entre Margot.*)

MARGOT, *à la vue de Lauriane.*

Charles !

LAURIANE

Malheureuse !

LAVERNIÉ

Toi, silence !... Margot, voici de quoi il retourne : Monsieur, qui avait eu la chance fabuleuse de trouver à placer ses grâces relatives et le peu de jeunesse qui lui reste entre tes mains blanches et propres, n'a eu de cesse que tu n'aies échoué entre les miennes.

MARGOT

Je ne comprends pas.

LAVERNIÉ

Si j'essayais de te faire comprendre à quels extravagants calculs le besoin de faire le malin et d'étonner la galerie peut amener un imbécile, nous serions encore ici demain.

LAURIANE, *à mi-voix.*

Goujat !

LAVERNIE

Je suis un bon garçon, de commerce doux et facile. Devant les insistances réitérées de monsieur, j'ai envoyé mes scrupules voir ailleurs si j'y étais, et je suis devenu ton amant, pour son plus grand bien, pour le mien, et pour le tien également, je l'espère. Bon ! A cette heure, autre musique. Monsieur, qui veut bien faire des libéralités à quiconque n'en usera pas, et se couvrir de gloire à bon compte, tombe ici comme un mascaret, m'accablant d'injures et de reproches et parlant de carte à payer. Tu m'aimes ?

MARGOT, *très gênée.*

Mon Dieu...

LAVERNIÉ

Réponds. Tu m'aimes ?

MARGOT, *tout bas.*

Oui.

LAVERNIÉ

Tu en es bien sûre ?

MARGOT, *de même.*

Bien sûre.

LAVERNIÉ

Donne ta bouche. (*Il la baise aux lèvres.*) C'est signé, Margot. De cet instant, tu es ici chez toi et voici ta chambre à coucher. Quitte ton chapeau. Ote tes gants.

(*Un temps.*)

LAURIANE

Ah çà !... mais... et moi ?

LAVERNIÉ

Toi ?

LAURIANE

Oui, moi ?... Qu'est-ce que je deviens, moi, dans tout ça ? Et de quoi est-ce que j'ai l'air ? « Ote tes gants ! Voici

ta chambre ! C'est signé ! » Tu aurais pu me consulter. J'avais le droit de placer un mot, je pense.

LAVERNIÉ

Ton rôle est joué. Tu peux te retirer. Bonjour.

LAURIANE

Je m'en irai quand ça me plaira.

(*Il quitte son pardessus.*)

LAVERNIÉ

A moins que tu ne me mettes hors de moi.

LAURIANE

Auquel cas ?

LAVERNIÉ

Auquel cas, moi, je te mettrai hors d'ici.

LAURIANE

Je me moque de tes menaces comme de toi-même. Je passerai le seuil de cette porte quand j'aurai parlé à madame.

LAVERNIÉ

Qu'est-ce que tu veux lui dire ?

LAURIANE, *avec éclat.*

Ça ne te regarde pas. Si nous avons des secrets, je dois te les livrer? Non, mais tu es extraordinaire ! Veux-tu lire ma correspondance ? (*Tirant de sa poche un trousseau de clefs.*) Tiens, voilà les clefs de chez moi !

LAVERNIÉ, *après une courte réflexion.*

Garde tes clefs. Je te demande pardon. J'oubliais que tu peux avoir, toi aussi, tes affaires à mettre en ordre et de petits comptes à régler. Règle-les donc en paix, et surtout en silence, si tu désires, comme je le crois, ne pas envenimer l'incident de complications fâcheuses, que je regretterais autant que toi. Au cours des discours qui

vont suivre, tu vas avoir à prononcer mon nom et à t'occuper de ma personne ; à cet égard, tu as toute liberté de langage, je te prie même de ne pas te gêner. Tu m'as déjà appelé canaille, drôle, misérable et polisson, tu peux, dans cet ordre d'idées, aller de l'avant aussi longtemps et aussi loin qu'il te plaira ; je n'y vois aucun inconvénient. Mais, en ce qui concerne celle-ci, c'est une autre paire de manches. Elle a droit à ma protection et, le cas échéant, à mon aide... Je la recommande à ta courtoisie... (*Il fixe Lauriane dans les yeux, puis le doigt en l'air :*) Ni menaces ni gros mots, n'est-ce pas ?... Je vous laisse causer. A tout à l'heure ! Tu as un quart d'heure montre en main !

(*Il sort.*)

SCÈNE VI

LAURIANE, MARGOT.

LAURIANE, *à Lavernié sorti.*

Toi, tu as une certaine chance, que j'aie reçu de l'éducation. Si je n'étais pas sous ton toit, j'irais t'apprendre les usages avec une belle paire de claques ! Y a-t-il des mufles, Seigneur ! — Voilà pourtant ce que tu m'attires ! C'est à tes bons offices que je dois d'être traité comme la boue du paillasson par mon plus ancien camarade ! Mes félicitations sincères ! Tu as fait là de belle besogne ! Ah ! mauvaise race ! Allons, lève-toi ! partons ! Je ne resterai pas ici une minute de plus. (*Il endosse son pardessus.*) Tu es sourde ? Je te dis de te lever. Après ce que je viens d'apprendre, je n'ai plus qu'à affranchir ma vie d'une liaison qui la déshonore, mais il faut que les choses

soient faites correctement. Notre logis — le mien, à partir d'aujourd'hui — est plein d'affaires qui t'appartiennent, de petits bibelots, d'objets de toilette; tu vas venir enlever tout ça. Par la même occasion, nous arrêterons ensemble les conditions d'une séparation que tu as rendue inévitable! Je ne suis pas un cœur sec : je garde le souvenir des bonnes heures vécues en commun. J'entends donc, je ne dirai pas assurer ton existence, du moins parer à tes premiers besoins, dans la mesure de mes moyens, bien entendu. C'est de quoi nous ne pourrons causer que chez nous et entre nous. Viens!

MARGOT

Non.

LAURIANE

Tu refuses. C'est un parti pris? (*Silence et immobilité de Margot.*) Soit! Je ferai les choses jusqu'au bout! J'ai passé mon existence à être le valet de tes caprices; une fois de plus une fois de moins, nous ne sommes pas à cela près. (*Il pose son chapeau sur un meuble, vient se poster ensuite près de Margot, et la regarde en silence. Brusquement :*) Eh bien, parle! Qu'est-ce que tu attends?

MARGOT, *étonnée.*

Que je parle?

LAURIANE

Oui.

MARGOT

Je n'ai rien à te dire.

LAURIANE, *ironique.*

Naturellement! J'attendais ça! Comme toutes les femmes prises sur le fait, tu voudrais éviter une explication. Trop commode! Tu ne l'éviteras pas. A moins d'être une fille, et ce n'est pas ton cas, on ne trompe pas un homme sans motifs. Je veux savoir à quel malentendu je dois le coup de couteau qui me frappe aujourd'hui et

dont je ne me remettrai jamais... en supposant que j'y survive. Oh ! je ne fais pas de mélodrame. Mais je ne suis plus à l'âge où l'on recommence sa vie, et tu as brisé la mienne. Privé de l'unique rayon qui éclairât ma destinée, désormais seul, sans but, sans famille, sans espoir, je ne vois guère plus qu'une chose à faire : aller réfugier mon chagrin entre les bras de *celle* qui fait tout oublier. (*Un temps, il attend patiemment l'effet de son petit discours ; mais la jeune femme restant muette, il commence à se troubler. Des inquiétudes lui viennent. Il reprend enfin, d'une voix larmoyante qui cherche à apitoyer :*) Car enfin, te représentes-tu ce qu'elle va être, mon existence?... la succession des mornes journées de bureau croulant sinistrement, les unes sur les autres, dans l'éternel recommencé des mêmes besognes imbéciles ?... les dimanches, les affreux dimanches, tués minute par minute, à coups de bâillements et de cigarettes, sur la molesquine défoncée des petits cafés d'habitués ?... et les retours, la journée finie, par la pluie, la neige, la tempête, vers un logement à jamais déserté... une salle à manger vide... une chambre à coucher vide ?... (*Il s'émeut, les larmes le gagnent. Silence et immobilité de Margot. Nouveau silence. Il soupire longuement, puis poursuit :*) Alors, non? Tu ne veux pas venir? C'est une idée bien arrêtée ?... Tu sais cependant où je vais si tu me laisses passer seul cette porte ? (*Mutisme de Margot.*) Je la passe ?... (*Même jeu.*) Je la franchis? (*Même jeu.*) C'est bien ! (*Il va à la porte du fond, s'arrête net, et, quittant son pardessus qu'il pose au fond :*) Et puis non, toutes réflexions faites, je n'attenterai pas à mes jours. Ce n'est pas que je tienne à ma peau — je la vendrais cinq sous si je trouvais un acheteur — mais le même coup qui guérirait mon mal mettrait à jamais dans ta vie un remords qui l'empoisonnerait : cette considération

me dicte ma conduite. Le nouveau gage de tendresse que je te donne ainsi aujourd'hui ne te trouvera pas insensible, je l'espère, surtout venant après tant d'autres dont je te laisse le soin d'évoquer le souvenir... J'ai cru pouvoir me permettre cette petite observation avant de prendre de toi le suprême congé auquel il faut bien que je me résigne... (*Après avoir espéré vainement une parole qui le retienne :*) puisque je vois que tu me l'imposes... (*Mutisme de Margot.*) J'ajouterai, non sans amertume, que je croyais occuper plus de place dans ton cœur. (*Il gagne le fond du théâtre, met la main au bouton de la porte et, tout à coup :*) Voyons, nous n'allons pas nous quitter en ennemis ; ce serait bête et monstrueux. Nous avons eu des torts mutuels : c'est l'histoire de tous les ménages. Peu importe auquel de nous deux en revient la part la plus grosse. Que ce soit à toi, c'est probable ; mais, je veux laisser ce point dans l'ombre. Un fait est : la fonction du sage est de prêcher la raison au fou, comme la mission du plus vieux est d'aller au-devant du plus jeune. Eh bien, je vais au-devant de toi... Je vois ta jeunesse menacée, j'ai le devoir de t'ouvrir les yeux. Réfléchis à ce que tu vas faire : prends bien garde à l'irréparable !... Écoute ; rien n'est perdu encore ; mon âme n'est pas fermée à toute pitié et peut-être le pardon que je sens germer dans mon cœur monterait-il vite à mes lèvres si un bon mouvement de ta part... une parole de regret... un petit quelque chose, enfin. (*Silence de Margot.*) Je ne suis pourtant pas exigeant. Dis un mot !... (*Silence.*) Non ?... (*Silence.*) Veux-tu que je te pardonne pour rien ?... Non ?... (*Silence.*) Adieu donc et cette fois pour toujours. Je m'en vais la conscience tranquille. J'ai tout fait ! Advienne que pourra. (*Il prend son chapeau et son pardessus et il sort. Marguerite a un regard à la porte qui se rouvre presque aussitôt. Lauriane rentre et,*

revenu une fois encore à la jeune femme :) Et si je t'épousais, Marguerite ?

MARGOT, *stupéfaite.*

Moi ?

LAURIANE

Pourquoi pas ?

MARGOT

Tu es fou !

LAURIANE

Fou?... A cause? Ce qui est fou, c'est d'avoir tant tardé à faire une chose raisonnable. Vois-tu, j'ai un défaut; je n'en ai qu'un mais je l'ai bien : je ne suis pas un expansif ; j'ai l'horreur des démonstrations. Tout notre malheur vient de là. Pareil à beaucoup d'hommes — car c'est nous les grisettes, les romances et les petites fleurs bleues! — j'ai la pudeur d'une sentimentalité que tu ne m'as jamais soupçonnée et que je dissimule comme une tare! Eh bien, il est temps que tu me connaisses, je suis las de t'être étranger! (*Tombant à ses pieds.*) Marguerite, tu m'es plus chère que tout! Marguerite, je n'ai que toi au monde! Marguerite, si tu m'abandonnes, c'est le sol qui s'ouvre sous mes pieds! Je te supplie d'être ma femme!

MARGOT, *avec un accent de douloureuse et profonde lassitude.*

Relève-toi et finissons-en. Toutes ces paroles m'étourdissent.

LAURIANE, *se levant.*

Ce sont des paroles sincères.

MARGOT

Il est possible qu'elles le soient, possible qu'elles ne le soient pas, je n'en sais rien, toi non plus peut-être, et au fond qu'est-ce que cela peut faire? puisque fatalement.

inévitablement, elles auront raison de ma faiblesse. Oh! sur ce point, je n'ai aucun doute à avoir, aucune illusion à garder; je ne tenterai même pas d'une lutte où je suis d'avance vaincue. Il y a des gens qui naissent vaincus, j'ai le malheur d'être de ceux-là; je n'ai qu'à en prendre mon parti. Tu veux m'épouser? Épouse-moi. Cela me laisse indifférente et ce n'est pas, sois-en convaincu, la perspective du mariage qui me ramène entre tes mains dont je me croyais libérée. J'y reviens, parce qu'une puissance plus forte que toutes mes forces me donne l'ordre d'y revenir, parce que la nature m'a refusé le pouvoir de répondre : « Je ne veux pas » à quiconque me dit : « Je veux » et parce que ma résolution est pareille à ces pierres de grès qui s'émiettent sous le doigt et deviennent du sable. J'avais mon petit bien que je croyais à moi, bien conquis et bien acquis. Tu le veux? Le voici, je te le donne. Comme avant cinq minutes tu me l'aurais repris, j'aime mieux t'en faire cadeau tout de suite et qu'il n'en soit plus question. Vois-tu, il n'y a pas à se débattre; quand on ne peut pas on ne peut pas. (*Elle se lève.*) Et maintenant, allons-nous-en, car mon dernier écheveau de courage est à bout, et j'ai bien mal à la tête.

LAURIANE

Marguerite!

SCÈNE VII

LAVERNIÉ, LAURIANE, MARGOT.

LAVERNIÉ, *entrant.*

Le quart d'heure est écoulé. Rien ne te retient plus. Je te présente mes devoirs.

LAURIANE

Et moi, je te présente ma femme!

LAVERNIÉ

Comment, ta femme?

LAURIANE

Nous nous marions.

LAVERNIÉ

Tu dis?

LAURIANE

Nous nous marions.

LAVERNIÉ, *abasourdi.*

Non?

LAURIANE

Pourquoi non?

LAVERNIÉ, *à Margot.*

Margot?

LAURIANE, *sec.*

Je n'ai pas l'habitude de raconter des blagues. Tu n'as que faire de l'interroger.

LAVERNIÉ

C'est que...

LAURIANE

Que quoi? Et puis tu m'obligeras, quand tu t'adresseras à Marguerite, de ne plus la tutoyer et de l'appeler désormais « Madame ». C'est un rien que pourtant je crois devoir signaler, pour le cas où il t'échapperait, à ton sens, un peu... spécial, de la correction et des convenances. (*A part.*) Toc!

LAVERNIÉ

Très bien, très bien, ne te fâche pas. (*Soufflant longuement.*) Ah!...

LAURIANE, *ironique.*

Tu te trouves mal?

LAVERNIÉ

Mal, n'est pas le mot. Je me trouve... je me trouve... Je ne trouve pas comment je me trouve. C'est égal, pour une surprise, voilà ce qui s'appelle une surprise! Ah! Ah! Ah!

LAURIANE

Ça ne va pas mieux?

LAVERNIÉ

Ça va se passer; ne t'inquiète pas.

(*Il s'avance vers Margot, ouvre la bouche pour la questionner, mais elle ne lui en laisse pas le temps.*)

MARGOT, *balbutiant.*

Ne me dites rien, je vous en prie, je n'aurais rien à vous répondre... Je ne sais pas... Je ne sais jamais... Cela vaut mieux... Oui, cela vaut mieux... voilà tout.

(*D'un geste vague, elle complète sa pensée. Elle veut sourire, mais les larmes la gagnent, elle essuie ses yeux et se tait. Lavernié, très ému, fait un grand effort sur lui-même, il tousse légèrement, passe la main sur son front. A la fin, il s'incline gravement, en homme qui accepte une sentence, et revient à Lauriane.*)

LAVERNIÉ, *d'une voix qu'il tâche de rendre enjouée.*

Et à quand la noce?

LAURIANE

Tu le sauras. On t'enverra un faire-part.

LAVERNIÉ

J'y compte. En attendant, je te fais mes compliments.

LAURIANE

Tu es bien aimable, je les accepte.

LAVERNIÉ, *à Margot.*

Pour vous, ma chère enfant, je vous demande la permission de vous embrasser sur les deux joues, avec la plus profonde tendresse, en vieil ami, et en ami vieux que je suis. Lauriane, comme chacun en ce bas monde, peut avoir ses petits travers, mais c'est un parfait honnête homme : il vous fait en vous épousant un honneur dont vous êtes digne. J'en suis infiniment heureux. Je vous souhaite tous les bonheurs.

MARGOT, *que les larmes étouffent.*

Je vous remercie.

LAURIANE

Eh bien, nous filons! (*A Margot.*) Tu y es?

LAVERNIÉ, *tendant la main à Lauriane.*

A bientôt, hein?

LAURIANE, *feignant de ne pas voir.*

A un de ces jours. (*Laissant passer Margot.*) Passe, mon chat.

(*Elle franchit le seuil de la porte. Lauriane la suit. A ce moment :*)

LAVERNIÉ

Lauriane!

LAURIANE, *se retournant.*

Eh?

LAVERNIÉ

Donne-moi la main.

LAURIANE

Si tu veux.

LAVERNIÉ

Mieux que cela!... Allons!... Tu peux me la donner,

Lauriane, tu peux me la donner tout à fait. — Lauriane, j'ai deux mots à te dire. Assez à la légère, sans voir où nous allions, nous nous sommes, cette enfant et moi, un peu divertis à tes frais et t'avons régalé d'une mystification dont je crains que ton honnête bonne foi se soit émue plus que de raison. La comédie que nous t'avons jouée — un peu trop bien, même, peut-être — c'est moi qui en ai conçu le plan, dans le double but d'infliger à ton mauvais caractère une salutaire leçon et de venger, en la faisant rire, la gentillesse méconnue de celle qui va être ta femme. Mais les meilleures plaisanteries sont celles qui se prolongent le moins : celle-ci a duré plus qu'assez. Tu me vois extrêmement troublé et malheureux. J'ai tué comme un imbécile, en voulant faire l'homme d'esprit, la tranquillité de mon ami : rien ne m'en consolera ; je te prie de me pardonner. Je sais qu'une parole dite est dite à tout jamais ; je n'espère donc pas effacer de ta mémoire les mensonges à dormir debout dont j'ai si bêtement berné ta crédulité confiante. Mais avant que tu quittes cette maison, tu me permettras bien, n'est-ce pas, pour le soulagement de ma conscience, ma main sur ton épaule et mes yeux dans tes yeux, de te jurer, sur tout ce que je peux concevoir au monde de plus sacré et de plus cher, sur mon honneur, sur Dieu, sur tout, que jamais, tu m'entends?... jamais!... pas une fois, pas une minute, je n'ai été l'amant de Marguerite.

(*Un temps. Lauriane, rassuré, convaincu, le regarde dans l'œil avec une fixité goguenarde, puis haussant les épaules :*)

LAURIANE

Je le sais bien.

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII

LAVERNIÉ.

(Demeuré seul, Lavernié reste un instant les yeux attachés à la porte par où Marguerite vient de disparaître ; puis il redescend en scène, hésitant, en homme qui ne sait ce qu'il va faire. Une fenêtre est là. Il s'y rend, en soulève discrètement le rideau, plonge dans la rue avec la précaution bien observée de n'être pas vu du dehors. Un long temps. Soudain, redescendu en scène, il aperçoit, oubliée sur une table, la voilette de Marguerite. Il s'en empare, la déploie, la regarde, en respire le parfum léger, après quoi la remettant dans ses plis avec soin et allant prendre sur un meuble un coffret fermé qu'il ouvre, il l'y dépose ainsi qu'en un petit cercueil. Tout cela est fait lentement, avec une émotion contenue. Enfin, il referme à clef le coffret qu'il remet en place, revient à son chevalet, et, reprenant sa palette et ses brosses :)

LAVERNIÉ, *avec mélancolie.*

Elle a raison. Cela vaut mieux.

(*Il se remet au travail.*)

RIDEAU

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

CHOIX DE PIÈCES

BATAILLE (HENRY). **L'Enchantement; Maman Colibri**.....
— **Le Masque; La Marche nuptiale**.....
— **Résurrection**. Drame en 5 actes.....
BERNSTEIN (HENRY). **Joujou**. Comédie en 3 actes.....
— **Le Bercail**. Comédie en 3 actes.....
— **La Rafale**. Pièce en 3 actes.....
— **Le Voleur**. Pièce en 3 actes.....
— **Israël**. Pièce en 3 actes.....
BERTON (PIERRE). **La Rencontre**. Pièce en 4 actes.....
BOIS (A. DU). **L'Aristocrate** (*Lord Byron*). Poème dramatique en 4 actes.
CAPUS (ALFRED). **Les Maris de Léontine**. Comédie en 3 actes.....
— **La Veine**. Comédie en 4 actes.....
— **Les Deux Ecoles**. Comédie en 4 actes.....
— **La Châtelaine**. Comédie en 4 actes.....
— **Notre Jeunesse**. Comédie en 4 actes.....
— **Les Deux Hommes**. Pièce en 4 actes.....
— **L'Oiseau blessé**. Comédie en 4 actes.....
CAPUS (A.) et DESCAVES (L.). **L'Attentat**. Pièce en 3 actes.....
CROISSET (F. DE). **Le Bonheur, Mesdames!** Comédie en 4 actes.
DONNAY (MAURICE). **Théâtre complet** Tomes I, II, III et IV, chacun.
DONNAY (M.) et DESCAVES (L.). **Oiseaux de passage**. 4 actes....
DUVAL (G.) et ROUX (X.). **Le Chant du Cygne**. Comédie en 3 actes.
FAUCHOIS (RENÉ). **Beethoven**. Pièce en 3 actes, en vers.....
GANDILLOT (LÉON). **Vers l'amour**. Pièce en 5 actes.....
GAVAULT (PAUL). **La Petite Chocolatière**. Comédie en 4 actes...
MAETERLINCK. **Monna Vanna**. Pièce en 3 actes.....
— **Joyzelle**. Pièce en 5 actes.....
— **L'Oiseau bleu**. Féerie en 5 actes et 10 tableaux.....
MAGRE (MAURICE) et GAILHARD (ANDRÉ). **La Fille du Soleil**. Tragédie lyrique en 3 actes (Poème et partition).....
MENDES (CATULLE). **Médée** Tragédie en 3 actes, en vers.....
— **Scarron**. Comédie tragique en 5 actes, en vers.....
— **Glatigny**. Drame funambulesque en 5 actes et 6 tableaux, en vers...
— **Sainte Thérèse**. Pièce en 5 actes et 6 tableaux, en vers.....
— **L'Impératrice**. Pièce en 3 actes et 6 tableaux.....
— **Théâtre en prose**.....
— **Théâtre en vers**.....
MIRBEAU (OCTAVE). **Les Mauvais Bergers**. Pièce en 5 actes.....
— **Les Affaires sont les Affaires**. Comédie en 3 actes.....
— **Le Foyer**. Comédie en 3 actes (avec THADÉE NATANSON).....
RICHEPIN (JACQUES). **Cadet-Roussel**. Comédie en 3 actes, en vers...
— **Falstaff**. Comédie en 5 actes, en vers.....
— **La Marjolaine** Pièce en 5 actes, en vers.....
RICHEPIN (JEAN). **Par le Glaive**. Edition in-8.....
— **La Glu**. Drame en 5 actes et 6 tableaux. Edition in-8.....
— **Monsieur Scapin**. Comédie en 3 actes, en vers. Edition in-8.....
— **Vers la Joie**. Conte bleu en 5 actes, en vers. Edition in-8.....
— **Le Chemineau**. Drame en 5 actes, en vers. Edition in-8.....
— **La Martyre**. Drame en 5 actes, en vers.....
— **Don Quichotte**. Drame héroï-comique, en 3 parties et 8 tableaux, en vers
RICHEPIN (JEAN) et CAIN (HENRI). **La Belle au bois dormant**. Féerie lyrique en 14 tableaux, en vers.....
ROSTAND (EDMOND). **Les Romanesques**. Comédie en 3 actes, en vers.
— **La Princesse Lointaine**. Pièce en 4 actes, en vers.....
— **La Samaritaine**. Evangile en 3 tableaux, en vers.....
— **Cyrano de Bergerac**. Comédie en 5 actes, en vers.....
— **L'Aiglon**. Comédie en 6 actes, en vers.....
WOLFF (PIERRE). **L'Age d'aimer**. Comédie en 4 actes.....
— **Le Ruisseau**. Comédie en 3 actes.....
— **Le Lys**. Pièce en 4 actes (avec GASTON LEROUX).....

15489. — L.-Imprimeries réunies, rue Saint-Benoît, 7, Paris.

PQ
2605
0767707

Courteline, Georges
La cruche

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 26 04 07 008 1